

Le Songe

de l'oncle

STANISLAS

d'après le roman de Fiodor Dostoïevski

GRASSIAN

LES MUSES



Musique Luc Altadill



acteur
metteur en scène

RÉSISTANTES

D'après une histoire vraie.

MAIRA, Sophie Lagrange
06 55 58
www.civp.net

coproduction de
LE PETIT LOUVRE
avec en scène par
STANISLAS GRASSIAN
Chorégraphie artistique
par BRUNO

 **LE PETIT LOUVRE** 12 H 35
SALLE LA CHAPELLE DES TEMPLIERS / 3 rue Félix Gras, Avignon centre
Réservations : 04 90 27 38 23 / vente en ligne : www.theatre-petit-louvre.fr

Stanislas Grassian a mis en scène une quinzaine de pièces contemporaines et classiques, Résistantes de Franck Monsigny, Prix de la Presse du Festival Off d'Avignon 2016 et 2017.

Les Muses, succès public Festival d'Avignon Off 2016 et 2017.

Milarepa d'Eric-Emmanuel Schmitt, succès au Festival Off d'Avignon 2015.

Moi, Caravage de Dominique Fernandez, joué au Théâtre de La Gaité Montparnasse, au Théâtre des Mathurins, au Lucernaire, succès du Festival Off d'Avignon 2012 et 2013, joué plus de 450 fois en France, Belgique, Suisse, Italie et Maroc.

Mystère Pessoa adapté des textes de Fernando Pessoa, créé au CDN d'Arcueil, joué au Théâtre du Lucernaire, Prix du Festival Off d'Avignon 2011, joué plus de 200 fois.

Stanislas Grassian est par ailleurs Pédagogue. Il enseigne, depuis onze ans, le théâtre aux futurs professionnels de l'École de Comédie Musicale Rick Odums ; formation reconnue par le Ministère de la culture. De 2007 à 2010, il est également co-créateur du Festival Un Automne à Tisser au Théâtre de l'Épée de bois – Cartoucherie.

«Il y a là une équipe de valeur et un jeune metteur en scène, Stanislas Grassian, à la tête déjà sûre, cela ne court pas les rues.»

Jean-Pierre Léonardini

l'Humanité

out Publi
Scolaire à partir
de la 6^{ème}
Théâtre musical

Le Collectif Fic Et Nunc présente

LES MUSES

Une pièce de
Claire Couture et
Mathilde Le Quellec

Mise en scène
Stanislas Grassian

Avec :
Claire Couture
Florence Coste
Mathilde Le Quellec
Amandine Voisin

Décor : Sandrine Lamotte
Costumes : Charlotte Richard

Composition et arrangements vocaux : Lionel Lécade
Choregraphie : Nitya Ferrara
Création Lumière : Nicolas Guez

Conception graphique : Yveline

Chargée de diffusion : Delphine Ceccato
06 74 09 01 67 // delphine.ceccato@wanadoo.fr

Les Muses

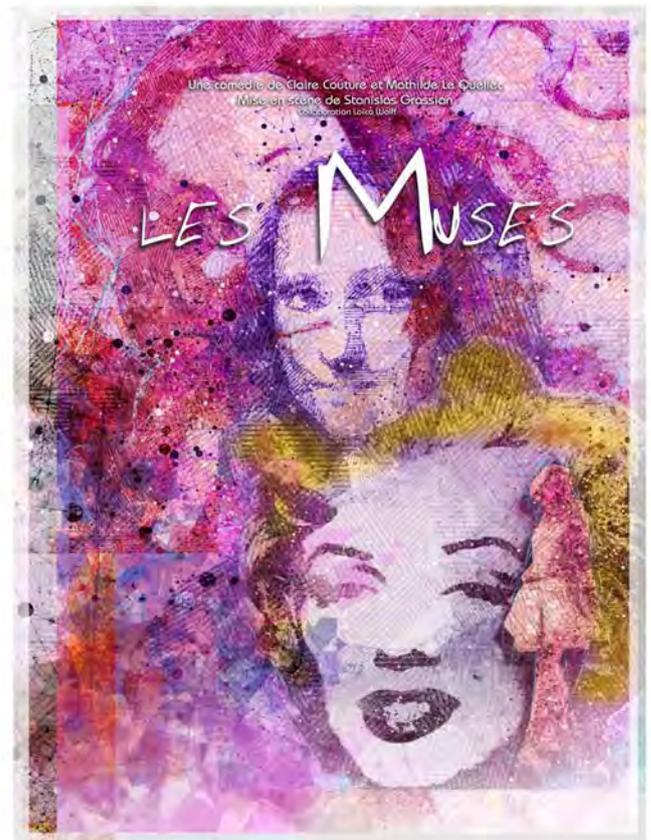
Un spectacle de Claire Couture
et Mathilde Le Quellec

Mise en scène Stanislas Grassian

Avec

Florence Coste : Marilyn Monroe
Claire Couture : La Vénus
Mathilde Le Quellec : La Joconde
Amandine Voisin : La petite danseuse

Création musicale Lionel Losada
Scénographie Sandrine Lamblin
Construction, costume et accessoires
Charlotte Richard



La pièce

Et si la Joconde, la Vénus de Botticelli, la Petite Danseuse de Degas et Marilyn d'Andy Warhol pouvaient s'incarner, s'évader et prendre vie hors de leur cadre ? Qu'auraient-elles à nous raconter ?

Comment évolueraient-elles hors de leur mission d'icône et de référent du « beau » ? Quels seraient leurs attentes et leurs espoirs ? Pourraient-elles exister en dehors des lignes tracées par leur maître ?

Ces quatre célèbres Muses aspirent à autre chose, espèrent se libérer des cadres dans lesquelles on les retient. La nuit, quand le musée dort, elles profitent de l'absence des Hommes pour vivre enfin sans entrave.

Avec beaucoup d'humour, les Muses nous transportent dans un univers décalé où nos héroïnes vont tout tenter, jusqu'à braver le ridicule, pour exister autrement. Nous rions volontiers de leur dénuement...

Production Collectif Hic et Nunc.

Partenaires :

Accesoirement Votre, ProArti, IFPRO, Festival Neuville-aux-Arts (Neuville-aux-bois), Le Palais des Congrès de Pontivy, Le Carré d'Art (à Elven).

Avignon en festival

par **Dominique Darzacq**

Stanislas Grassian : le Off un passage obligé pour les compagnies indépendantes.

Turbulent vivier pour les uns, guêpier pour les autres, indissociable du Festival d'Avignon, le Off en est la part protubérante qui, chaque année, enfle un peu plus, déjouant chaque fois l'asphyxie qui le menace et battant ses propres records. Avec 1336 spectacles l'année dernière, on imaginait le pic atteint. Et bien non ! le voilà qui se surpasse encore et lance à l'assaut des murs de la ville les affiches de 1416 spectacles proposés par 1092 compagnies. Parmi celles-ci le collectif Hic et Nunc emmené par Stanislas Grassian acteur –metteur en scène.

L'acteur tombé à 16 ans dans la potion magique des planches, joue Molière, Racine, Bernanos, Voltaire, Colette, fréquente les plateaux de cinéma et de télévision (*Le Visiteur du futur*). Le metteur en scène, lui, a pour boussole de navigation artistique, le mime Marceau auprès de qui il s'est formé et de qui il a appris que le mouvement était une écriture, Jacques Lécocq qui lui fit comprendre les ressorts poétiques et les vertiges de l'absurde qui alimentent l'art du clown et fait sienne l'injonction du peintre Kandinsky « Un artiste, comme enfant de son époque, doit parler de son temps ».

Implanté en Région parisienne, on a pu voir certains de ses spectacles au Théâtre de l'Épée de Bois à la Cartoucherie de Vincennes ou au Lucernaire, parmi ceux-ci *Moi Caravage* de Dominique Fernandez, et *Mystère Pessoa, mort d'un hétéronyme* d'après Fernando Pessoa. Soucieux de confronter son travail à un plus large public, et après avoir longtemps résisté aux tumultueuses sirènes avignonaises, il a fini par sauter le pas. Aujourd'hui, constate-il, « le succès public ne suffit pas à assurer la survie d'un spectacle et il est impossible d'organiser une tournée sans passer par Avignon. La raison essentielle est économique. Les directeurs des différentes institutions culturelles susceptibles de programmer nos spectacles connaissent de graves crises budgétaires et pour faire des économies ne se déplacent plus pour prospecter. Le plus simple et le plus économique pour eux, est de venir faire leur marché au Festival d'Avignon. Une fois qu'on a compris ça, en tant que directeur de troupe on se doit d'y être ».

Il y sera donc. Au théâtre du Petit Louvre « un des lieux bien repéré dans la géographie accidentée du Off, où l'on sait qu'on y sera vu du public et des acheteurs et où les équipes artistiques sont bien accompagnées, ce qui a aussi son importance ». Et quitte à se jeter dans la fournaise Stanislas Grassian double sa mise et en y présentant deux spectacles de très différentes factures.



De quelques Muses hors cadre

C'est encore d'une irruption qui perturbe le quotidien et le bon ordonnancement des habitudes dont il est question avec *Les Muses* mais sur un tout autre registre. Ici, explique le metteur en scène « nous sommes dans le burlesque, et même par certains côtés dans l'art du clown. « Le Clown n'a pas d'histoire expliquait Jacques Lecoq, il se heurte à la réalité », c'est tout à fait ce qui se passe avec *Les Muses*. Une histoire écrite par Claire Couture et Mathilde Le Quellec qui pour s'interroger et nous interroger sur le monde comme il va et ne va pas ont pris comme porte-paroles quelques grandes figures symboliques de femmes. Nous voilà donc au musée où comme toutes les nuits, après la dernière tournée du gardien, La Joconde de Vinci, Vénus, celle de *La naissance de Vénus* de Botticelli sortent de leur cadre, la danseuse de Degas, elle, de son socle pour tailler une bavette, commenter le comportement de certains visiteurs. Or, un beau soir elles découvrent une inconnue venue de l'étranger, Marilyn Monroe d'Andy Warhol. Quatre stars à la personnalité bien affirmée qui doivent apprendre à cohabiter. C'est nous dit Stanislas Grassian « le choc des styles, des genres, des époques, un voyage anachronique et déjanté pour découvrir qu'entre le XV^{ème} siècle et nos jours les hommes ont peu changé tandis que les femmes ont toujours à combattre pour une place plus juste »

Entre burlesque et tragédie à la Almodovar, chants polyphoniques et danses, *Les Muses* nous offrent un décoiffant spectacle musical et nous font réfléchir en éclatant de rire.

Dominique Darzacq

PRESSE

Froggy's delight.

« Des répliques percutantes et entonnent au diapason des moments mélodieux et éclatants.

Marilyn, explosive et irrésistible, une Joconde pince-sans-rire toquée et tordante. La petite danseuse attachante qui passe du classique au hip-hop avec brio. Enfin, la Vénus amatrice de fruits est interprétée avec beaucoup de finesse et de générosité.

Originalité et pétillance sont donc au rendez-vous pour une belle surprise délirante et musicale à découvrir, qui célèbre avec bonheur la femme dans toute sa diversité. »

Nicolas Arnstam

Regardencoulisse

« Les répliquent fusent, et font mouche à tous les coups. L'humour et la dérision sont de rigueur pour insuffler le rythme à ce spectacle. Le moment d'interaction avec le public sur les scènes de tableaux à deviner est extrêmement réussi et on jouerait bien encore un peu avec ces muses qui n'ont pas peur du ridicule. (...) Grâce à des textes très drôles, sensibles et originaux, les moments de théâtre sont vraiment réussis et les comédiennes déploient une énergie sans compter. »

▼ Par Aurore BACQUIÉ

Les Muses

Le Petit Louvre (AVIGNON) – Juillet 2016

de Mathilde Le Quellec, Claire Couture

Mise en scène de Stanislas Grassian

Avec Florence Coste, Amandine Voisin, Mathilde Le Quellec, Claire Couture

La scène est un musée, trois tableaux et une sculpture nous sont donnés à contempler : la Joconde de Vinci, la Vénus de Botticelli, la petite danseuse de Vegas, Marilyn Monroe de Warhol.

Le gardien nous informe qu'il faut partir « s'il vous plaît, le musée va fermer ses portes ». C'est ainsi que ça commence et immédiatement, on comprend que nous avons accès à ce qui n'est pas vu de tous, nous sommes privilégiés, on nous met dans le secret, la confidentialité.

Le spectacle nous parle de la Femme sublimée dans l'art, questionne l'œuvre d'art dans le temps et la place de la femme dans la société, son rôle en tant qu'icône. Cette pièce aborde également les diktats de la mode avec une Marilyn très branchée, donnant leçon aux autres, quelque peu « dépassées ». Ce qui crée le décalage dans cette pièce, c'est que la création prend la parole, elle a une âme, elle devient mortelle. On est en présence d'une Joconde blasée, usée par les années, lassée et épuisée de tous les flashes des japonais ; d'une Vénus, déesse de la beauté, plantureuse, écoutant ses désirs, victime du péché de gourmandise, au point d'en avoir mangé son amoureux (le tableau du visage aux fruits et légumes) ; d'une petite danseuse, femme enfant, attristée de n'avoir point de prénom et amourachée du gardien ; et enfin d'une Marilyn, femme fatale, séductrice, ressentant le besoin aiguë d'être unique. Leur point commun : le désir d'être aimé, d'où la volonté de participer au concours de l'œuvre préférée des visiteurs.

Ces femmes, ces œuvres, ces créatures chantent divinement seule ou en polyphonie leurs désarrois, leurs espoirs, elles dansent, elles diffusent une énergie pleine d'ondes positives, elles stimulent nos sens et nous éveillent ! Elles nous interpellent frontalement et nous font même participer à un jeu de culture générale sur nos connaissances des tableaux à travers les siècles, qu'elles s'amusent à reproduire à quatre ; elles s'inspirent des visages dans le public parfois comme de portraits de la galerie voisine.

Du 15^{ème} siècle à aujourd'hui, chacune avec sa singularité et son grand de folie - visible dans leur costume conforme à celui offert par leur créateur - offre tout un imaginaire : La Joconde peut nous faire penser à la méchante reine dans Blanche-Neige, Vénus avec sa belle chevelure rousse et ses hanches généreuses mange pour oublier, la petite danseuse « chose » ou « Jeannette » semble fragile et pleine de hargne à la fois mais gracieuse comme les danseuses dans les boîtes à musique, enfin Marilyn icône de la mode, blonde et vêtue de rose évoque ici le standard de la beauté superficielle. Les relations entre elles se tendent puis se détendent.

Telles des sirènes, elles nous captivent pour une épopée inoubliable. Entre humour, soin de l'esthétique et rythme déchaîné, on embarque sans résistance aucune !

Actualités / Festival / Théâtre

Avignon en festival

par [Dominique Darzacq](#) – juillet 2016

De quelques Muses hors cadre

C'est encore d'une irruption qui perturbe le quotidien et le bon ordonnancement des habitudes dont il est question avec *Les Muses* mais sur un tout autre registre. Ici, explique le metteur en scène « nous sommes dans le burlesque, et même par certains côtés dans l'art du clown. « Le Clown n'a pas d'histoire expliquait Jacques Lecoq, il se heurte à la réalité », c'est tout à fait ce qui se passe avec *Les Muses*. Une histoire écrite par Claire Couture et Mathilde Le Quellec qui pour s'interroger et nous interroger sur le monde comme il va et ne va pas ont pris comme porte-paroles quelques grandes figures symboliques de femmes. Nous voilà donc au musée où comme toutes les nuits, après la dernière tournée du gardien, La Joconde de Vinci, Vénus, celle de *La naissance de Vénus* de Botticelli sortent de leur cadre, la danseuse de Degas, elle, de son socle pour tailler une bavette, commenter le comportement de certains visiteurs. Or, un beau soir elles découvrent une inconnue venue de l'étranger, Marilyn Monroe d'Andy Warhol. Quatre stars à la personnalité bien affirmée qui doivent apprendre à cohabiter. C'est nous dit Stanislas Grassian « le choc des styles, des genres, des époques, un voyage anachronique et déjanté pour découvrir qu'entre le XVème siècle et nos jours les hommes ont peu changé tandis que les femmes ont toujours à combattre pour une place plus juste »

Entre burlesque et tragédie à la Almodovar, chants polyphoniques et danses, *Les Muses* nous offrent un décoiffant spectacle musical et nous font réfléchir en éclatant de rire.

Joconde, Venus, Petite Danseuse et Marilyn : à Avignon "Les Muses" sont lâchées

Par **Laurence Houot** / Journaliste, responsable de la rubrique Livres de Culturebox
Publié le 14/07/2016

Quand La Joconde de Vinci, La Venus de Botticelli, la Petite Danseuse de Degas et la Marilyn Monroe de Warhol se rencontrent, ça fait des étincelles. Entre réparties bien senties et chants polyphoniques, cette comédie musicale rafraîchissante, servie par quatre comédiennes drôles, talentueuses et bourrées d'énergie, est à voir dans le OFF d'Avignon au Petit Louvre.

Un plateau transformé en salle de musée, un gardien qui invite les visiteurs à quitter les lieux, pendant que dans leurs cadres, La Joconde, La Venus la Petite danseuse de 14 ans et Marilyn sont bien sages... C'est l'ouverture de la pièce "Les Muses", comédie musicale proposée au Petit Louvre dans le Off d'Avignon. Puis les portes du musée se ferment et c'est une autre musique. Les modèles de ces tableaux mythiques peuvent enfin relâcher la pause, et dire tout ce qu'elles pensent de la vie...

"Je m'emmerde", dit La Joconde, qui en a marre de se faire photographier par des milliers de touristes tous les jours (elle en a sa claque des Japonais et de leurs flashes), Vénus peut se lâcher sur le Nutella, et la Petite danseuse sans prénom rêver de bras musclés. Des copines, en somme, qui papotent et chantent leurs joies et leurs petites misères. Les trois copines s'entendent bien (ça fait quand même des siècles qu'elles cohabitent). Mais l'ambiance va changer avec un concours de beauté lancé par le musée, et surtout avec l'arrivée d'une petite nouvelle, blonde, fatale et très sûre d'elle ...

Quatre icônes déchaînées

L'art, la beauté, l'amour, la presse féminine, le sexe, les régimes, et la chirurgie esthétique... Tout y passe, les quatre beautés sont intarissables. Des dialogues bien tournés, des chants polyphoniques au second degré, l'ambiance est tantôt festive tantôt explosive dans cette salle de musée où les spectateurs sont invités à la fête, transformés en portraits, interrogés, invectivés, pris à partie, ou embarqués dans un jeu de devinettes.

Une Joconde coincée et psycho rigide, une Vénus boulimique et romantique, une Petite Danseuse ado en mal d'amour et une Marilyn déjantée... Les quatre comédiennes, excellentes, embarquent avec une belle énergie, et une bonne dose de drôlerie le spectateur dans cette rêverie en milieu artistique.

Une manière distrayante aussi pour le public, et notamment les enfants, de s'interroger de manière ludique sur l'art, la beauté, les icônes. "Les muses", qui rappelle les bonnes comédies du Splendide, est une bulle rafraîchissante dans le Off 2016.



Caroline
FILYPEK

Maud
FORGET

Sandra
DORSET

Lenie
CHERINO

Manuel
SINOR

Franck
MONSIGNY

RÉSISTANTES

D'après une histoire vraie.

Une pièce de
FRANCK MONSIGNY
mise en scène par
STANISLAS GRASSIAN
Collaboration artistique
INES GUIOLLOT



LE PETIT LOUVRE

SALLE LA CHAPELLE DES TEMPLIERS / 3 rue Félix Gras, Avignon centre
réservations : 04 90 27 38 23 / vente en ligne : www.theatre-petit-louvre.fr

12 H 35

**DU 7 AU 30
JUILLET 2016**



Résistantes

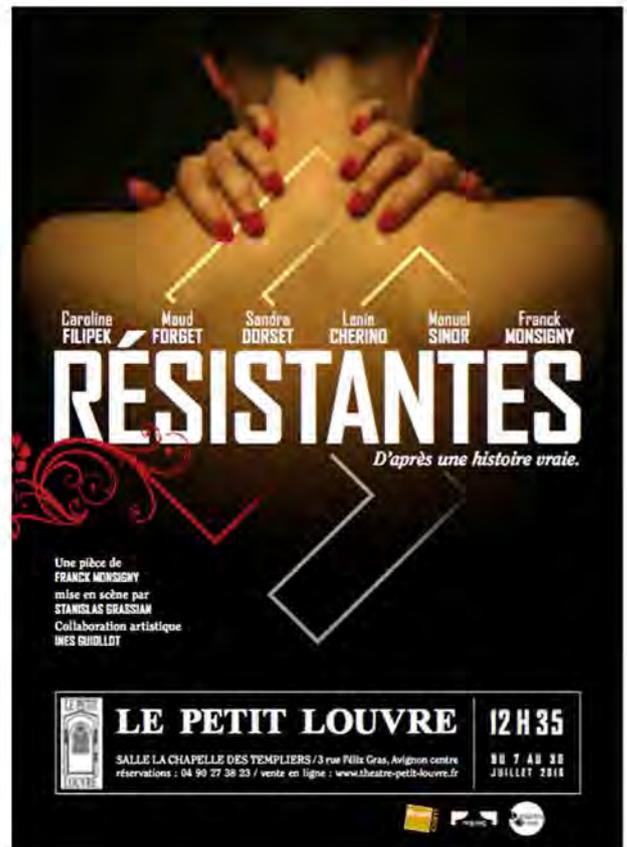
De Franck Monsigny

Mise en scène Stanislas Grassian
Collaboration artistique Ines Guiollot

Avec

Caroline Filipeck
Laure Millet
Sandra Dorset
Lénie Chérino
Manuel Sinor
Franck Monsigny

Création musicale Nicolas Chaccour
Lumières Denis Koransky
Scénographie Sandrine Lamblin
Construction, costume et accessoires
Alice Touvet



La pièce

« 1944, LILIANE ARMAND est recherchée comme terroriste, pour avoir collaborer avec la résistance. Pour échapper à la mort, elle trouve refuge dans une maison close. Elle remet alors sa vie entre les mains des occupantes de la maison. Ces femmes dont elle méprise la vie, la dénonceront-elles ? Pour toutes, rien ne sera plus jamais comme avant... »

Production Nopog et Lumière en scène

Partenaires :

Les Résidences de La Jembertie, ville de Neuilly sur Marne, Le Théâtre Le Petit Louvre Avignon.



*« Nominé
coup de cœur
du prix
de la presse
Avignon 2016. »*

La Terrasse

*« L'écriture de Franck Monsigny est
une écriture subtile, sensible. »*

Elle pénètre dans la psychologie féminine avec une telle intuition que j'ai d'abord pensé que l'auteur était une femme. Franck Monsigny est parvenu à faire de ce récit-mémoire une œuvre cathartique qui soulève, à travers le témoignage dont elle rend compte, les questions les plus essentielles à notre humanité. »

Propos recueillis par Manuel Piolat Soleymat

WebThéâtre

Théâtre, Opéra, Musique et Danse

« Un huis clos bouleversant d'humanité et strié d'humour où les questions du choix, de la compréhension de l'autre, de l'entre-aide et du courage qui se posaient hier résonnent plus que jamais aujourd'hui. »

Dominique Darzacq

MAIS QUOI ?

www.maisquoi.fr

« Une pièce à la tonalité tragi-comique qui offre une lecture inédite de notre histoire, une de ces histoires vraies que l'on aimerait oublier mais que l'on se doit de raconter.

Les lumières sont sublimes. La bande sonore est également très travaillée et nous met en tension jusqu'au final.

*On ne peut décrocher de l'histoire,
on veut connaître la fin ! »*

Rémi D'arcangelo

L'Oeil d'Olivier

« En plongeant dans la mémoire de feu Liliane Armand, Franck Monsigny signe un récit troublant et touchant qui interroge sur les actions et les pensées de chacun, qui scrute le moment de bascule où certains seront des héros, des braves, d'autres des vendus, des couards. Sans jugement, de sa plume concise, il observe, ausculte les gestes, les actes de ces femmes que la vie n'a pas épargnées et qui ne pensent qu'à une chose, survivre. Terriblement humaines, vibrantes, elles expriment leurs haines, leurs convictions, leurs envies, leurs désirs et leurs doutes. Perdues dans un monde de violence, elles se livrent, se cajolent, se réconfortent, se comprennent, se détestent et s'aiment. De ce chaos, de cette violence, de cette peur, naît solidarité, compassion et peut être rédemption. C'est toute la magie de ce spectacle en clair-obscur mis en scène avec doigté et ingéniosité par Stanislas Grassian.

Pris dans le tourbillon de cette guerre sourde entre nazisme et résistance, on est submergé par la force du propos, son terrifiant réalisme et son ancrage dans l'actualité. Cette pièce est une leçon d'histoire et d'humanité fascinante, une ode à la tolérance, une claque salvatrice qui malmène nos bonnes consciences... »

Olivier Fregaville-Gratian d'Amore

L'ENVOLEE CULTURELLE

—

« Cette histoire, extrêmement bien écrite et romancée, tire une force inouïe du discours de Liliane Armand, qui, à plus de 100 ans, se souvient encore précisément de cet épisode de sa vie. Grâce à des extraits d'interview de la vieille femme, nous restons bouche bée devant cette fresque insolite et bouleversante, ce courage à toute épreuve et cette détermination hors du commun. Mieux qu'aucun livre d'histoire, la pièce Résistantes nous plonge dans l'Histoire et fait acte de mémoire. Liliane Armand aura pérennisé son patrimoine et inspiré des consciences.

Une claqué émotionnelle ! »

Margot Delarue

La Provence

« Résistante questionne sur les attitudes à adopter entre Résistance et antisémitisme. Les prostituées incarnent des personnages très mouvants, qui expriment des doutes, des envies, des haines, des désirs. Il ne s'agit pas forcément de se positionner mais plutôt d'observer les actes. En cela la pièce demeure universelle et intemporelle. La pièce plaide contre l'obscurantisme, quel qu'il soit. Les personnages évoluent sans jamais sombrer dans le manichéisme. Les coups de théâtre se multiplient pour maintenir le suspense jusqu'au bout et les six comédiens sont au diapason pour incarner des personnages difficilement qualifiables, de par le monde dans lequel ils vivent. On saluera unanimement le beau travail de mise en scène et d'interprétation. La tension ne faiblit pas de bout en bout. Le public sort conquis de cette pièce qui plaide pour des valeurs suprêmes : la tolérance, la laïcité, le pardon... Nous en avons tellement besoin ! Un huis clos riche et salvateur qui ne laissera personne indifférent ! »

Jean-Noël Grando

ledauphine.com

« C'est émouvant, cela remue, mais le jeu des acteurs amène de l'entrain et cette joie qui stimule la vie. Un huis clos original mettant en lumière des héroïnes que rien ne prédisposait à faire acte de bravoure. »

Jean-Dominique Réga

*« Résistantes est
Le coup de cœur de
La Minute d'Avignon ! »*



« Une des pièces
les plus remarquées du OFF. »

<http://m.france3-regions.francetvinfo.fr/provence-alpes/emissions/jt-1920-provence-alpes#xtref=http://m.facebook.com>



Résistantes , propose une facette inédite de notre Histoire à travers une pièce inspirée à son auteur, Franck Monsigny, par sa rencontre avec Liliane Armand, une ancienne résistante, qui au soir de sa vie lui a raconté comment en août 1944, à Marmande, elle avait trouvé refuge dans un bordel. A travers son histoire qui fait se rencontrer deux univers différents, se pose, explique Stanislas Grassian, « le thème du choix, quel choix fait-on ? Pourquoi celui-ci plutôt que celui-là ? Nos choix déterminent notre histoire et ce qui nous arrive. Plus que d'ajouter un paragraphe à l'histoire de la Résistance c'est cette question-là qui m'a intéressé ».

Recherchée comme terroriste pour avoir collaboré avec la Résistance et aidé des juifs à fuir, les nazis à ses trousses, Liliane Armand entre par hasard dans une maison close. Tandis que son irruption chamboule tout autant l'atmosphère feutrée de la maison que les têtes de ses pensionnaires, elle, met son destin entre les mains de ces femmes dont elle ne comprend pas la vie. La dénonceront-elles ? Après trois jours de confrontation, de découverte, d'apprentissage de l'autre chacun sera confronté à la vérité de ses choix et rien ne sera plus comme avant.

Pour sortir du piège du réalisme mélo que suscite le sujet, Stanislas Grassian a judicieusement misé sur le suspens teinté d'onirisme et impulse à sa mise en scène des changements de focale, brouille les pistes pour mieux nous tenir en haleine. En fond de scène, derrière le canapé , un guéridon, quelques discrets éléments de décors propres à définir l'espace d'une maison close, les mouvements des voilages, comme les variations de lumières nous suggèrent que Lilli (Maud Forget), Marcelle (Sandra Dorset) , Elise (Lenie Cherino) , Monsieur Maurice (Franck Monsigny) , l'officier allemand (Manuel Sinor) , dans leur réalité surgissent de la mémoire de Liliane (Caroline Filipek), tous magnifiques fusibles d'un huis clos bouleversant d'humanité et strié d'humour où les questions du choix, de la compréhension de l'autre, de l'entraide et du courage qui se posaient hier résonnent plus que jamais aujourd'hui .

Dominique Darzacq

Mystère Pessoa

Mort d'un hétéronyme

Textes : Fernando Pessoa

MISE-EN SCÈNE

DE STANISLAS GRASSIAN



Mystère Pessoa

Texte de Fernando Pessoa

Adaptation et mise en scène Stanislas Grassian

Avec

Stanislas Grassian : Fernando Pessoa
Rapahel Almosni : Ricardo Reis
Jacques Courtès : Alvaro de Campos
Florent Dorin : Alberto Cairo
Niytya Fierens : Ofélia Queros

Musique Benjamin Segal et Vincent Lepoivre
Musiciens Elsa Kupferberg, Franck Masquelier
et Jean-Marc Morisot
Scénographie Géraldine Mandet
Lumières Frédéric Coustillas



La pièce

Caeiro allongé au sol, une légère brume survole le Tage en ce matin d'été, les rues du port s'animent à l'arrivée des paquebots blancs. Fernando Pessoa possédé par sa création, compose son grand théâtre d'ombres derrière les murs de sa chambre. Il s'invente une famille, des personnages divers aux personnalités contrastées: ses hétéronymes. Les vies multiples qu'il engendre l'embrasent, l'envahissent. Comme des insurgées autonomes, elles crient leur mélancolie, leur ivresse, leur solitude et ordonnent à la vie pour prendre forme humaine.

Alberto Caeiro, vient de mourir par la volonté de son auteur, Fernando Pessoa. La violence de cette perte réveille chez tous ses hétéronymes les tumultes de leurs vies entrecroisées. Fruit de l'imagination du poète, ses hétéronymes se confrontent et s'interrogent dans un tourbillon, un maelström où le poète emporté, possédé, ne trouve plus sa place.

Création Collectif Hic et Nunc

Avec le soutien du Campagnol, du Théâtre des Quartiers d'Ivry, de la Mairie de Paris, de la Spedidam, de l'Institut Gulbenkian, du CCPF (Collectivité Portugaise de France), de Radio Alfa, de RFI, de la FNAC.

Corréalisations

CDN d'Arcueil (94), Théâtre de l'Épée de bois- Cartoucherie- Paris (75)

MYSTERE PESSOA, MORT D'UN HETERONYME
Théâtre du Petit Hébertot (Paris) juillet 2011



Comédie dramatique d'après l'oeuvre de Fernando Pessoa, mise en scène de Stanislas Grassian, avec Raphaël Almosni, Jacques Courtès, Florent Dorin, Mathilde Le Quellec et Stanislas Grassian.

Stanislas Grassian a remis sur le métier un spectacle consacré à l'écrivain et poète portugais **Fernando Pessoa**, initié dans le cadre de la 1ère édition du Festival Automne à tisser, qui s'intitule désormais "**Mystère Pessoa, mort d'un hétéronyme**".

L'oeuvre de Pessoa est atypique à plus d'un titre : conçue dans la solitude et la conviction profonde d'une mission incontournable d'incarnation de la littérature portugaise, de révélation posthume, elle a été conçue selon le processus de l'hétéronymie poussé à son extrême.

En effet, ses des doubles littéraires créés selon un mode schizoïde allaient au-delà du nom et de la signature. La construction mentale allait jusqu'à leur attribuer comme il l'indique lui-même, une apparence extérieure, un comportement, un caractère et une histoire, pour en faire de véritables individus "qui étaient pour lui (moi) aussi visibles et qui m'appartenaient autant que les choses nées de ce que nous appelons, parfois abusivement, la vie réelle".

Un processus proche du fragmentation de soi destiné sans doute à matérialiser une pensée surabondante, sur lequel Stanislas Grassian a choisi de se pencher en composant, à partir des écrits de Pessoa, une partition articulée autour de la naissance et de la mort de l'un de ses avatars essentiels, Alberto Caeiro, le poète voyant et unanime.

Dans un astucieux décor-valise de **Géraldine Mandet**, **Stanislas Grassian** cerne le territoire incertain de l'univers et l'imaginaire d'un homme atteint de schizophrénie existentielle et de la folie inhérente au génie dans un registre au maniement délicat sur une scène, et en l'espèce totalement réussi, celui de l'onirisme et de la fantasmagorie alors même que les personnages revêtent le réalisme que leur octroie leur créateur.

En costume étriqué, l'allure mimétique avec Pessoa, chapeau, moustache et petites lunettes, il incarne parfaitement cette variante du docteur Jekyll assailli par ses créatures pour évoquer ou invoquer la métaphysique de la création. Mais bien qu'ayant pris l'ascendant sur lui, celles-ci sont à la merci d'un possible arrêt de mort, tel celui qu'il vient de le signer pour Alberto Caeiro, et elles se rebiffent.

Raphaël Almosni et **Jacques Courtès**, comédiens aguerris, campent de manière savoureuse respectivement Ricardo Reis, l'épicurien et Alvaros de Campos, le désenchanté, face à **Mathilde Le Quellec**, bouleversante dans le rôle de l'amour impossible. Et, à leurs côtés, dans le rôle du poète lumineux, un jeune comédien, **Florent Dorin**, manifestement en état de grâce qui peut émouvoir avec un seul vers ("Passe l'oiseau, passe, et apprends moi à passer").



juin 2011

LE BILLET DE LEA

THEATRE

« Mystère Pessoa, mort d'un hétéronyme »*

Fernando Pessoa est un auteur portugais du XX^{ème} siècle, trop souvent méconnu. Et, pourtant son œuvre hétéronyme émanant d'une grande solitude, témoigne d'une tout aussi grande richesse de pensée et d'écriture, tant sur le plan philosophique que métaphysique et poétique.

Ce spectacle est un petit bijou de par l'originalité de la mise en scène de Stanislas Grassian, le choix musical qui ponctue l'écriture et l'interprétation de tous les comédiens.

On peut comprendre la réussite de ce travail quand on constate la jubilation des comédiens à interpréter des personnages aussi diversifiés que ceux qui composent cette œuvre majeure.

Au fil des années, le travail de Pessoa a été découvert, enfoui quelque part à Lisbonne où il a vécu une bonne partie de sa vie. Depuis 2005 toute son œuvre est tombée dans le domaine public.

Alors, espérons que désormais, bon nombre d'hommes et de femmes de théâtre, de chorégraphes et autres... vont s'emparer de cette richesse et de cette beauté littéraire pour en faire des spectacles vivants de qualité au service d'un public avide de culture.

--> soulignons que cette Création théâtrale est dûe au Collectif Hic et Nunc (Ici et Maintenant), implanté en Seine et Marne. Il rassemble metteurs en scène, danseurs et comédiens et produit de nombreux spectacles.

--> soulignons aussi que, Stanislas Grassian a créé avec Alain Batis le « Festival Un Automne à Tisser » qui se tient chaque année, en septembre/octobre au Théâtre de l'Épée de Bois », à la Cartoucherie.

*** Ce spectacle « Mystère Pessoa » sera joué au festival off à Avignon : Théâtre du Rempart, du 8 au 31 juillet 2011 à 15 h 40.**

Jeudi 30 juin 2011 // « Mystère Pessoa, mort d'un hétéronyme », de Stanislas Grassian (critique de Laura Plas), Le Petit Hébertot à Paris

Trois hétéronymes et un auteur

Au théâtre du Petit Hébertot, le collectif Hic et nunc représentait « Mystère Pessoa, mort d'un hétéronyme », mis en scène par Stanislas Grassian. Un spectacle ciselé et charmant où lumières, musique et interprétation se conjuguent à une intéressante mise en scène pour poser – sans peser – des questions complexes sur l'auteur aux mille visages.

Comment peut-on passer à côté de la vie réelle, pour conter cent vies imaginaires ? Tel est le mystère qu'offre l'existence de l'écrivain portugais Fernando Pessoa. Modeste employé de bureau, il resta en effet enfermé à s'inventer des doubles, auteurs de créations les plus différentes. Ainsi, l'œuvre du poète recèle-t-elle elle-même son mystère, car comment démêler les voix divergentes que font entendre ses différents opus ? Peut-être ne faut-il pas justement faire prévaloir une voix sur une autre, mais laisser la polyphonie. Et s'il en est ainsi, quel meilleur moyen peut-on trouver pour cela que le théâtre ?

C'est l'expérience en tout cas que tente depuis un certain temps Stanislas Grassian. *Mystère Pessoa, mort d'un hétéronyme* met ainsi en scène Alberto Caeiro, le maître des hétéronymes, ainsi qu'Alberto de Campos, le jouisseur sensuel, et le rationnel Ricardo Reis. Toutes ces créatures vont s'agiter durant un peu plus d'une heure autour de Fernando, assiéger ses nuits intranquilles. Taraudeuses et malicieuses à la fois.

Donner corps à l'imaginaire

La qualité du spectacle tient d'abord à l'interprétation de ces personnages, et en particulier à celle de Raphaël Almosni et de Jacques Courtès. Charismatiques et facétieux, ils habitent en effet la scène et donnent corps aux hétéronymes. Quant à Mathilde Le Quellec, fugace apparition féminine, elle parvient à rappeler quel sacrifice Pessoa fit de sa vie amoureuse. De son interprétation subtile, de son pauvre sourire comme de ses postures résignées surgit l'émotion. Un instant, on passe ainsi de l'autre côté : celui des êtres simples, exclus de la création.

Mais ces qualités d'interprétation sont mises par ailleurs en valeur par une mise en scène extrêmement précise. Celle-ci sait multiplier les surprises pour créer du sens ou produire un contrepoint humoristique aux idées évoquées. Certes, on se serait peut-être passé de quelques *gimmicks* de Pessoa, de l'espèce de flash-back que ce dernier fait des pensées que ses doubles lui soufflent ou d'un passage étrange de chant choral inexplicable. Mais, bon, ce ne sont que des détails. Dans l'ensemble, on peut dire que la mise en scène, faisant fi de la boursoflure didactique, transforme les textes de Pessoa en théâtre. Et en bon théâtre !

Musique, lumière et scénographie : tout est en harmonie

Du théâtre, d'ailleurs, de nombreuses ressources sont exploitées avec pertinence. Il y a d'abord la lumière, aussi précise que le sont les déplacements, autorisant aussi des jeux d'ombres chinoises ou modifiant les ambiances. Mais on ne saurait oublier la musique qui arrive à propos, originale et pleine d'ironie. Enfin, la scénographie, simple et picturale, avec ses nuances de bleus et d'ocres est presque un personnage. Elle dissimule des cachettes, des secrets. Elle a aussi ses doubles et se métamorphose efficacement. Un bel écrin, donc, pour un spectacle qui associe modestie et exigence pour séduire sans conteste. ¶

L'EXPRESS

Juillet 2011

! 3 raisons d'aller voir

MYSTERE PESSOA, MORT D'UN HETERONYME, de Stanislas Grassian, d'après l'œuvre de Fernando Pessoa.

1.

Pour Stanislas Grassian, d'abord. Sa voix sourde et ses gestes contraints épousent à merveille le corps serré de Pessoa tel qu'on le connaît, attablé à la terrasse d'un café de Lisbonne.

2.

Pour pénétrer si peu que ce soit le processus de création de ce solitaire qui sacrifia sa vie et son amour aux impératifs de son génie.

3.

Pour la belle passion qui habite ce spectacle joyeux où l'on voit les hétéronymes de Pessoa dialoguer entre eux et avec leur inventeur en un vertigineux échange, philosophique et sacrément matérialiste.

Laurence Liban.

l'Humanité

LA CHRONIQUE THÉÂTRALE
de Jean Pierre Léonardini

Pour l'amour de Pessoa

Stanislas Grassian a mis en scène *Mort d'un hétéronyme*, adaptation de textes de Fernando Pessoa (1888-1935) effectuée par ses soins.

Ce n'est pas le premier spectacle à partir de la vie et de l'œuvre du prodigieux poète portugais auquel il nous a été donné d'assister, mais c'est le plus aigu, le plus pertinent, le plus sensible, car il s'attache avant tout aux identités multiples qu'il se forgea, comme pour canaliser un trop-plein de génie dans des figures de lui-même résolument disparates.

La représentation a la forme d'une tempête sous le crâne de Pessoa, en proie à ses « moi » d'invention qui le harcèlent, le tarabustent, le somment de se choisir, se disputent en lui une hégémonie aléatoire. La main du fantastique brouille sans cesse les cartes, rendant encore plus irréaliste l'idylle avec Ophélia, qui eut pourtant lieu. Rarement le théâtre arpente, aussi magistralement, le territoire incertain de l'imaginaire. Cela se donne devant un cyclorama avec peu d'objets savamment choisis (scénographie de Géraldine Mandet) ; un lit de camp, un coin lavabo avec miroir où peuvent apparaître, grimaçants, sarcastiques, les hétéronymes en chair et en os du poète ainsi mis en morceaux dissemblables, ce qui suscite la souffrance d'être le nerf du spectacle.

(...) À d'autres endroits, les acteurs se mettent à danser et à chanter en portugais sur une composition d'inspiration populaire (Vincent Lepoivre).

La subtile nervosité du jeu, l'intelligence de la répartition des corps dans l'espace et une espèce de fine raillerie métaphysique font tout le prix de cette *Mort d'un hétéronyme*, qui mérite d'être fêtée d'abondance.

Il y a là une équipe de valeur, désireuse de poursuivre un travail en commun, et un jeune metteur en scène, Stanislas Grassian, à la tête déjà sûre. Cela ne court pas les rues.



Mystère Pessoa Mort d'un hétéronyme de Stanislas Grassian

Un auteur et ses doubles

Pessoa se multiplia en des doubles qu'il appela « hétéronymes » au point de signer certains de ses livres du nom de ses autres lui-même : Ricardo Reis, Alvaros de Campos, Alberto Caeiro. L'acteur-metteur en scène Stanislas Grassian les réunit et les mêle tous : ces doubles et Pessoa lui-même, plus la femme dont il est éprise, Ophelia. Et tourne le manège, délirant et angoissant manège où les pensées les plus philosophiques bondissent parmi des dialogues de sourds avec l'humanité « normale » et heurtent les poèmes d'un rêveur à l'imagination sans limites, où la vie tranche dans le vif de la pensée (Ophelia s'en va, ne comprenant rien à cet homme qu'elle aime et qui l'aime). La scène est entre le surréalisme et l'absurde : un lit, une armoire où les personnages apparaissent dans les ouvertures, un coffre – le fameux coffre où furent retrouvées les principales œuvres de Pessoa, manuscrites, inconnues, inédites, après sa mort. Stanislas Grassian compose un Fernando hagard et malheureux dans son costume noir et sous son melon du même ton de deuil. Les autres acteurs sont des doubles contrastés, tous différents, pris dans une ronde infernale, cruelle, désespérée, où la violence surgit au milieu de la songerie. L'un des plus beaux « tableaux » scéniques consacrés à l'auteur du *Livre de l'intranquillité*.

Gilles Costaz

Pessoa et ses « doubles »

Se regardant dans son miroir, Fernando découvre un visage qui n'est pas le sien... Les gestes sont pourtant identiques... Cet « autre » serait-il aussi lui-même ? D'autres portraits défilent ainsi devant sa glace, à l'infini, d'abord inconnus, voire intrus, puis devenant siens, c'est-à-dire lui...

La solitude extrême dans laquelle vécut le célèbre auteur, poète et dramaturge portugais Fernando Pessoa peut expliquer ce foisonnement d'inventions de personnages variés, jusqu'à l'ivresse. Il faut savoir que, très peu édité de son vivant, Pessoa livra à titre posthume quelque vingt-sept mille manuscrits intacts, découverts dans une malle de sa chambre...

En prenant le parti de choisir certains de ces textes pour construire un florilège représentatif de cette boulimie d'écriture solitaire et illustrant au mieux cette panoplie de personnages disparates qui, une fois ainsi rassemblés, ne font qu'un, à savoir Pessoa lui-même, Stanislas Grassian s'est solidement attaché à nous décrire au plus intime ce personnage complexe, que d'aucuns n'ont pas hésité à considérer comme skizophrène... Joli plaidoyer en sa faveur ; superbe montage pour nous, spectateurs.

« Demain n'existe pas ; seul cet instant m'appartient ».

Multiplés instants ; multiples façons d'être ; multiples regards sur le monde qui l'entoure. « Telle a toujours été ma vie ; je vais où le vent m'emporte ». Il nous emporte loin, le co-organisateur depuis 2007 du Festival **Un automne à tisser**, au Théâtre de l'Épée de Bois, à la Cartoucherie de Vincennes. Sa galerie de portraits, faisant se confronter l'auteur lui-même aux poètes issus de son imagination, nous transporte dans un univers onirique à faire pâlir d'envie les grands classiques du genre : « Les fleurs ont des idées sur le monde »...

« Qu'est-ce que sentir ? Créer. ». Tous masculins, les personnages conviés font soudain place à une figure féminine, qui vient fort à propos caresser l'air ambiant de ses jolies ailes de papillon : Ophélie (Nitya Fierens), en un ballet sensuel et séducteur, comble pour un instant la solitude immense, entraînant son amoureux dans une danse irrésistible. Pessoa serait-il en train de lâcher prise ?

Hélas, il revient vite à ses chimères... « Laisser une trace et... partir. Nous avons tous deux vies »... Conviant tous ses personnages en une ultime veillée, il les prend à témoin que tout cela est un peu vain, avant de disparaître pour de bon, enfin conscient qu'à trop vouloir changer le monde, on s'en éloigne à jamais. « Malheur à ceux qui veulent ou croient inventer la machine à faire le bonheur ». Stanislas Grassian et son collectif Hic et Nunc nous en ont pourtant donné, ce jour-là, en Avignon.

Mystère Pessoa

Publié le lundi 11 juillet 2011 à 12H08

Mystère Pessoa met en scène l'écrivain portugais du XX^e siècle, Fernando Pessoa, dans ses propres textes. Connu pour sa schizophrénie artistique, il a créé plus de soixante-dix personnages et leur histoire.

Nous sommes en 1932 à Lisbonne. Pessoa nous est présenté comme un auteur tourmenté par trois de ses personnalités imaginaires épicuriennes, qui partagent et dictent la vie de leur créateur. Le mélancolique Pessoa se livre sur des questions existentielles, que ses hétéronymes lui suggèrent. Cinq comédiens se divisent les rôles, on retrouve également la maîtresse de l'écrivain, la seule présence féminine. Dans cette représentation intimiste, nous n'avons pas réellement réussi à saisir le fil conducteur de la pièce, où l'intrigue est finalement assez décousue. Heureusement, la performance bluffante de la troupe est là pour combler les quelques moments d'ennuis. Le jeu des cinq comédiens devient alors l'intérêt principal de Mystère Pessoa, qui reste malgré tout un spectacle intéressant.

Florent MERSIER



ÉCOUTEZ!

Mystère Pessoa, mort d'un hétéronyme

Mardi 19 Juillet 2011 17:13 - Écrit par Amélie Bichon-Fortin

Commençons par une citation du meilleur effet : « *Être poète n'est pas une ambition que j'aie, c'est ma manière à moi d'être seul.* » Celle-ci est extraite du recueil *Le gardeur de troupeaux et autres poèmes*, et ces quelques mots nous disent déjà beaucoup de l'univers de l'auteur. Créée dans la solitude, l'œuvre gigantesque de **Pessoa** s'est construite autour d'hétéronymes auxquels il a donné vie, des vies inventées de toutes pièces. **Et c'est justement à ce phénomène de création que s'attaque la pièce.**

c

La mise en scène dynamique, sachant alterner tragique et humour, forte d'images et symboles qui peuvent faire l'objet de plusieurs lectures, est complétée par une scénographie riche et maîtrisée : des textures et des couleurs qui appellent au Portugal mais aussi à la solitude par les touches de marron. **Certains passages sont chorégraphiés à la perfection**, rendant ainsi **Pessoa** pantin, voire esclave de ses hétéronymes, et s'accompagnent d'une musique originale qui, même si elle l'avait voulu, n'aurait pu obtenir meilleur effet. Vous l'aurez compris, *Mystère Pessoa – Mort d'un hétéronyme* de et avec **Stanislas Grassian**, d'après les chefs d'œuvres de **Pessoa** est **LA pièce qui nous fera découvrir ou redécouvrir l'univers complexe du maître portugais**, tout en le rendant à la fois limpide et mystique. Cette saveur contenue dans les mots se retrouve sur scène, avec une émotion particulière, un goût nouveau. **Le cheminement de Pessoa est clair, retentissant, il nous inspire et nous questionne.** Assurément, une réussite à ne pas manquer au festival.

Mystère Pessoa, mort d'un hétéronyme

Théâtre du Rempart (AVIGNON)

de Fernando Pessoa

Mise en scène de Stanislas Grassian

Avec Raphaël Almosni, Jacques Courtès, Florent Dorin, Stanislas Grassian, Nitya Raimond

Par Henri Lépine

L'écrivain et ses (multiples) doubles

Fut-il incapable de n'être que lui-même, cet auteur singulier que fut Fernando Pessoa ? Il ne s'exprima jamais qu'à travers plusieurs "hétéronymes", à l'origine de ses vies multiples, chacune donnant la parole à l'un ou l'autre de ses aspects individuels souvent contradictoires mais tout autant complémentaires... Était-ce pour lui une manière de conjurer le sentiment de solitude insupportable qu'éprouve chaque créateur ? Ou encore son incapacité à vivre sa vie au sein d'une réalité dont il voulait à tout prix s'extraire par son œuvre ?...

Mystère Pessoa, mort d'un hétéronyme, d'après son œuvre, adapté et mis en scène par Stanislas Grassian qui interprète le personnage de l'écrivain, illustre avec brio la situation de ce personnage qui, sur le plateau du théâtre, pourrait évoquer une silhouette à mi chemin entre Chaplin et Kafka... à travers une vision surréaliste se référant au "peu de réalité" dont parlait André Breton. Pessoa aurait ainsi imaginé soixante-douze personnages qui étaient autant de parts de lui-même...

Sur le plateau du théâtre, trois des multiples personnages qui sont autant de facettes du poète interviennent sans cesse dans sa vie quotidienne et dans son activité d'écriture... Dans ce ballet incessant, lequel donc mène le jeu ? Aucun d'eux et tous probablement... Quant à Pessoa, son sentiment de n'être personne sinon à travers tous ses "doubles" ne se trouve battu en brèche qu'à travers ce ballet permanent de ses multiples moi. Face à eux, la jeune Ophélia Queiroz (Nitya Fierens) qui fut son seul amour semble ne faire guère le poids... Étonnante présence de Raphaël Almosni (Ricardo Reis), Jacques Courtès (Alvaro de Campos) et Floran Dorin (Alberto Caeiro) autour de ce héros écrivain aux multiples vies oniriques exaltées par cette belle mise en scène où la chorégraphie joue un rôle très important.

Mystère Pessoa - Mort d'un hétéronyme

Moi et mes autres

Par Jean-Pierre BOURCIER

COUP DE COEUR - Publié le 22 juillet 2011

Pessoa prit dans le filet de trois de ses principaux personnages qu'il inventa comme étant d'autres que lui-même. Où quand des hétéronymes de l'écrivain portugais convoquent le maître. Un spectacle passionnant. La réussite d'une équipe.

Une pièce, ou plutôt une chambre, sombre. On devine une armoire, un coffre, un paravent, quelque chose comme un petit lit, etc... Un lieu propice aux rêves un peu fous, aux mystères curieux. D'emblée donc, Stanislas Grassian, qui signe l'adaptation et la mise en scène de ce « Mystère Pessoa », vise juste avec cette création du Collectif Hic et Nunc nourri par l'oeuvre de l'écrivain portugais. Juste car l'atmosphère capte directement le spectateur.

Stanislas Grassian, dans le rôle de Fernando Pessoa, est tel qu'on peut l'imaginer avec lunettes cerclées, moustache, chapeau... du maître. Il convoque ou croise dans cette chambre trois de ses nombreux hétéronymes - on en compte plus de 70 dans l'oeuvre du poète - , ces personnages nés de toute pièce de l'imagination de Pessoa au cours des premières décennies du XX ème siècle et qui sont tous une partie de lui-même pour dire « le monde » tel qu'il peut être vu sous des regards différents.

Entre Pessoa, Alberto Caeiro (celui qu'il considère comme le maître), Alvaro de Campos et Ricardo Reis, c'est un dialogue à la fois philosophique et existentiel qui se développe. De pouvoir aussi. Les échanges sont pertinents, curieux. Il y a mort bien sûr, mais aussi surprise, manipulation. Sans oublier l'être de chair qui traverse et perturbe tout ce dispositif ingénieux, la femme de Pessoa en personne, Ophélia Queiroz, dont le regard sur la vie se montre plus concret, radical.

Voilà donc un spectacle subtil, enrichissant et, en plus, joliment traversé par une musique originale. Avec un Pessoa loin de sa vie quotidienne de correspondant commercial de diverses entreprises mais réellement p@@roche de ses questionnements littéraires.

Jean-Pierre BOURCIER, Avignon



Que voir alors ? Pourquoi ne pas découvrir le Pessoa... 15H40, théâtre du rempart, 'le mystère Pessoa ou la mort d'un hétéronyme' nous plonge dans l'univers mystique, désenchanté et enchanteur de Fernando Pessoa, auteur aux multiples facettes et pseudonymes. Le spectateur assiste aux derniers jours du jeune poète matérialiste, un des doubles de Pessoa, Alberto Caeiro, incarné par le jeune et talentueux Florent Dorin. Le spectacle a été créé à partir de plusieurs textes de Pessoa par Stanislas Grassian. Ce dernier est metteur en scène et comédien dans cette création. Il est Fernando Pessoa, l'amoureux incapable de dire son amour pour la belle Ophélie, l'auteur de génie dont la vie quotidienne est perturbée par l'intrusion volontaire de ses doubles – seuls êtres dignes de converser avec lui. Incompris solitaire, 'intranquille' aux écrits bouleversants et remarquables dont la vie s'achèvera tristement. Face à lui, se trouvent Ricardo Reis, le poète sobre, personnage attachant et un brin moqueur, interprété avec bien du talent par Raphael Almosni, et Alvaros deCampos, le poète mystique s'enivrant de vin et de femmes, obsédé aux beaux mots, hétéronyme détesté de la belle Ophélie, incarné avec jouissance par Jacques Courtès, tous deux disciples du fringant et pourtant souffreteux Caeiro, son maître. Pessoa et ses hétéronymes se livrent à des joutes poétiques sans fin, s'affrontant dans un déluge de vers, se liguant les uns contre les autres, chacun révélant la fêlure de Pessoa, ses craintes, ses peurs, ses joies et émerveillements. Une mise en scène efficace mêlant danse et chant, avec une scénographie minimaliste et modulable judicieuse – une table devenant lit ; un panneau de bois se transformant en salle d'eau..., des lumières au clair obscur, une musique superbe, et des acteurs au jeu très charnel, parfois proche du pantomime en ce qui du personnage de Pessoa devenu le pantin de ses créatures, jouet de leurs perversions poétiques . Un spectacle onirique et beau mené tambour battant. Bravo.

Diane Vandermolina - <http://rmtnews.wordpress.com/>

AVIGNON.FR

27 juillet

Notre rubrique quotidienne du Off avec ses coups de cœur et ses infos utiles

Le Théâtre du Rempart fait partie du paysage culturel avignonnais permanent. Privilégiant les auteurs contemporains, c'est aussi un lieu de résidences et de formation tournée vers la pratique théâtrale et l'écriture. Normal qu'on se retrouve dans sa programmation du festival, aux côtés d'auteurs actuels comme Alan Bennet ou Jean-Pierre Siméon, les plumes aguerries de Ionesco, Kafka ou Pessoa. Ce dernier a inspiré au collectif Hic et Nunc « Mystère Pessoa, mort d'un hétéronyme », talentueusement adapté et mis en scène par Stanislas Grassian, sorte de mini-enquête sur les diverses personnalités que s'était inventées le génie des lettres portugais. Le parti pris théâtral, qui insiste sur la drôlerie des situations et certaine autodérision de l'auteur, souligne encore mieux la beauté des textes que font entendre les cinq comédiens. En s'attelant à la représentation du théâtre mental de l'écrivain, ce « Mystère Pessoa » nous rend son œuvre encore plus sensible et proche de nos propres mystères et supercheries. Je est un autre, disait Rimbaud. Pessoa lui fait écho en montrant que je est parfois mille autres, et ceci sous une forme littéraire éblouissante qui n'en finirait pas d'interroger la psychanalyse moderne, de Freud jusqu'à Lacan. Un moment d'intense jubilation pour les neurones fatigués des festivaliers en fin de parcours, à ne pas manquer d'emporter dans ses valises.

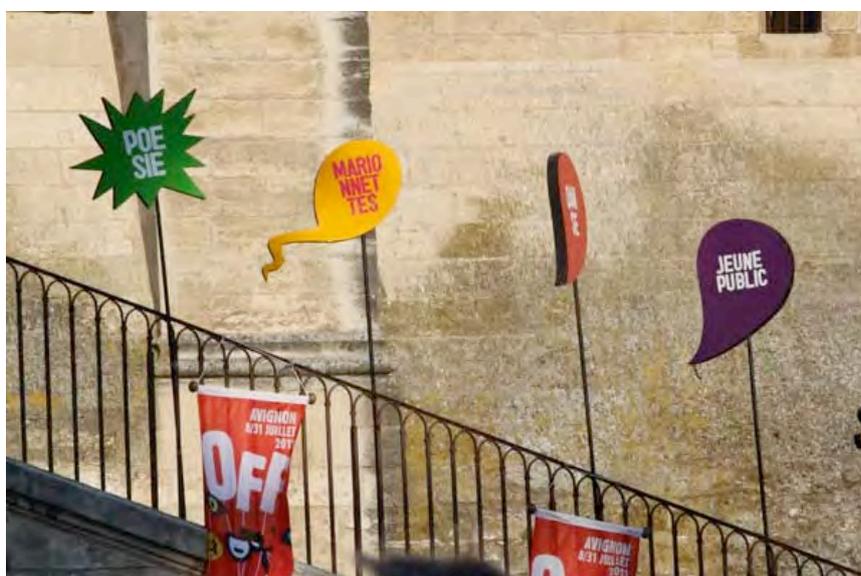
Autre exercice salutaire et pleinement jubilatoire, la « Grammaire des mammifères » de la compagnie Plateforme Locus Solus à la Manufacture, un des lieux du Off éminemment propices à la découverte d'écritures contemporaines. Le texte est signé William Pellier dont la prose n'est pas sans rappeler celle d'un Valère Novarina quand la mise en scène regarde plutôt du côté de Pirandello en interrogeant la représentation théâtrale. Les comédiens lyonnais nous offrent une tranche saignante d'humanité loufoque en montrant qu'on ne parle jamais tant sérieusement de sujets essentiels qu'en les abordant avec l'humour le plus débridé. Rituels sociaux, comportements alimentaires et sexuels, parade amoureuse, engagement politique et quête spirituelle passent à l'essoreuse de cette « Grammaire des mammifères » qui taille des croupières au politiquement et théâtralement corrects.

Luis Armengol



Clap de fin !

Lundi 25 juillet 2011



La rédaction est rentrée à Paris mais le festival continue jusqu'au 31 juillet. Avant de plier nos bagages, nous avons sélectionné des spectacles que les festivaliers (amateurs ou spécialistes) ont aimés.

Anatomie d'un clown (L'Adresse), *Bal chez Balzac* (L'Albatros), *Mystère Pessoa, mort d'un hétéronyme* (Théâtre du Rempart), *Madame Bovary* (Doms), *Horovitz mis en pièces* (Théâtre du Bourg Neuf), *Une envie de tuer sur le bout de la langue* (L'Essaion), *Motobécane* (Chapelle des Templiers), *La Nuit d'Elvis* (L'Essaion), *Pourquoi j'ai mangé mon père* (Condition des soies), *La jeune fille que la rivière n'a pas gardée* (Girasole), *Les Recluses* (Le Théâtre Fou).

AVIGNON FESTIVAL &Cies

10 compagnies tirent leur épingle du Off

Difficile de faire son choix parmi les 1 200 spectacles présentés en Avignon dans le cadre du Off. Le prix de l'AF&C peut vous aider à vous y retrouver.

Chaque année, Avignon Festival & Compagnies décerne un fond de soutien à plusieurs compagnies. Cette initiative a pour but, entre autres, d'encourager la création de pièces d'auteur contemporain et d'aider à leur diffusion. Peuvent entrer dans la course au prix, les compagnies présentes au Off et qui se produisent pendant toute la durée du Festival. Les dix lauréats 2011 sont : *Dancing color box*, un spectacle de cirque de la compagnie L'Épate en l'air, au Collège de la Salle ; *Enquête sur Hamlet*, un polar shakespearien du Groupe 3-5-81 au Petit Chien ; Le conte *Knup*, de la compagnie d'A, à la Maison du Théâtre pour enfant ; *Les Gaillardes*, le parcours musical de cinq femmes exceptionnelles de la compagnie Passages à l'Espace Roseau ; *Les Interrompus* de la compagnie À vrai dire à l'Entrepôt ; *Le Porteur d'histoire*, une enquête à travers les âges, Cie Los Figaros au Théâtre des Béliers ; *Le Tour du monde en 33 tours*, entre chanson slam et poésie, Les piments givrés, l'Étincelle ; *Métallos et dégraisseurs*, une fresque de 150 ans de vie ouvrière, Cie Taxi Brousse à l'Entrepôt ; *Mystère Pessoa, mort d'un hétéronyme* par le Collectif Hinc&Hunc au théâtre du Rempart et *Vénus* par la compagnie Arts en sac à la Chapelle du Verbe Incarné. Bravo aux lauréats !

MYSTÈRE PESSOA, MORT D'UN HÉTÉRONYME



© Fabienne Rappeneau / Wikispectacle

Fernando Pessoa n'était pas un seul écrivain mais une multitude d'écrivains à lui seul. On a recensé en tout soixante-douze hétéronymes. Mais, parmi ces différentes personnalités, si certaines se détachent à peine de Pessoa lui-même, d'autres ont leur propre vision du monde, leur propre philosophie et bien évidemment leur propre langage poétique. C'est le cas des trois figures que Stanislas Grassian a choisi de convoquer autour de l'auteur portugais : Alberto Caiero, poète bucolique, Ricardo Reis, plus stoïcien, et l'ingénieur Alvaro de Campos, sulfureux sensationniste. Dans une atmosphère très surnaturelle, le spectateur est donc invité à une sorte de ballet philosophique et poétique. La belle idée de Stanislas Grassian est de montrer les incessants allers-retours entre Pessoa « créateur » et Pessoa « pantin » manipulé par ses propres créations

[comédie dramatique]

Lucernaire

Renseignements
page 35.

mentales. Cet étrange manège fascine, et le metteur en scène le fait tourner avec beaucoup de tact et d'intelligence. Le travail est précis. La qualité du spectacle tient évidemment aussi de l'interprétation de ses comédiens. Lunettes cerclées, moustache, chapeau melon, petit nœud papillon, Stanislas Grassian, dans le rôle de Fernando Pessoa, est étonnant de ressemblance et de justesse. Poète torturé, il dialogue avec ses autres. Raphaël Almosni, Jacques Courtès et Florent Dorin lui donnent la réplique avec un bel aplomb. Quant à la présence féminine du spectacle, elle est assurée par Nitya Fierens, qui campe Ophélie, seule relation amoureuse que l'on prête à Pessoa. Mais soyons honnêtes, pour profiter pleinement du spectacle, mieux vaut déjà bien connaître l'œuvre de l'écrivain. Si tel est le cas, alors, sans réserve, vous serez comblés! ■ **D.D.**

M
THÉÂTRE DES MATHURINS

d'après « La Course à l'abîme »
de Dominique Fernandez
(Grasset)

Mise en scène :
Stanislas Grassian

avec
Cesare Capitani
et Laetitia Favart



Moi, le révolté

Moi, le maudit

Moi, Caravage

de Cesare Capitani

théâtres
parisiens
associés

LOCATION : 01 42 65 90 00 - 0 892 68 36 22*

THÉÂTRE DES MATHURINS, 31 rue de Valenciennes, 75019 Paris - www.theatredesmathurins.com



© 2005 M. THÉÂTRE DES MATHURINS - PARIS - FRANCE

© PHOTO: BRUNO CHAVILLER - ISSN: WWW.POLARIS.FR

Moi, Caravage

d'après le roman de Dominique FERNANDEZ
« La Course à l'abîme » | Editions Grasset

Mise en scène | Stanislas GRASSIAN
Dramaturgie musicale et chant | Martine MIDOUX

Avec : Cesare CAPITANI et Martine MIDOUX

Costumes : Vjollce Bega
Création lumière : Bernard Martinelli

La pièce

Le Caravage se confesse et revit sous les yeux du spectateur toute son existence : l'enfance dans le petit bourg lombard, l'approche de la peinture, les premiers ennuis avec la justice, la fuite à Rome avec l'espoir de faire fortune. Là le jeune Michelangelo, avec quelques tableaux d'une puissance, d'une violence et d'un érotisme jamais vus, révolutionne la peinture et connaît la gloire : les princes le courtisent, les cardinaux le protègent et en peu de temps il devient le peintre officiel de l'Église. Mais voilà : il est de caractère violent et asocial. C'est un rebelle : il refuse tout compromis, toute facilité, toute situation confortable que lui assurerait son talent. Son mode de vie est une provocation constante, ses œuvres un affront perpétuel à la morale : il aime les femmes et les hommes, il prend comme modèles des prostituées et des voyous, il est toujours prêt à sortir son épée... Très vite, les procès à son encontre se multiplient, il passe de longues périodes en prison, il sent le goût amer du déclin et de la misère. Il commet un homicide et il est condamné à mort. Il s'enfuit et erre entre Naples, Malte, la Sicile... Il meurt mystérieusement sur une plage au nord de Rome : il n'a pas encore quarante ans.

Création Avignon juillet 2010 - Production COMME IL VOUS PLAIRA,
avec le soutien de l'ABC, Association Bourguignonne Culturelle de Dijon (21)

Après des avant-premières, à l'Institut Culturel Italien de Paris (avril 2010), à l'Institut Culturel Italien de Rabat (mai 2010), au Consulat Italien de Casablanca (mai 2010), à l'Institut Culturel Italien de Marseille (juin 2010), la création de ce spectacle a eu lieu le juillet 2010 au Théâtre des Amants en Avignon, à l'occasion du 400ème anniversaire de sa mort. Le spectacle a ensuite été à l'affiche du Lucernaire à Paris, du 8 décembre 2010 au 21 mai 2011.



EXTRAITS DE PRESSE PARIS Décembre 2010, Janvier-Février 2011

LA TERRASSE

Stanislas Grassian crée *Moi, Caravage* de Cesare Capitani, l'interprète passionné et l'adaptateur de *La Course à l'abîme* de Dominique Fernandez. Le comédien Cesare Capitani fait l'éloge de l'artiste maudit Michelangelo Merisi, dit Le Caravage.

Le metteur en scène Stanislas Grassian propose un voyage dans le temps à travers une aventure singulière qui révolutionna la peinture. D'abord, est évoquée l'enfance dans le petit bourg lombard, puis l'initiation à la peinture, les premiers ennuis avec la justice et la fuite à Rome. Le jeune peintre connaît la gloire avec des tableaux d'une puissance violente et érotique. Mais Michelangelo fréquente voyous et prostituées qu'il prend pour modèles et amants. La prison et la misère le rattrapent quand il commet un homicide. Le spectacle met à nu les pensées intimes et la part d'ombre du Caravage. Sur la toile scénique, la lumière s'impose, perçue comme une métaphore de la liberté, telle la lueur mouvante d'une flamme qui sculpte les visages, les corps et les volumes : « *Cesare Capitani réussit le tour de force d'incarner sur scène cet homme dévoré de passions* », dit Fernandez. Près du peintre rebelle, une soprano offre sa voix claire. Un autoportrait fascinant. **Véronique HOTTE**

LE PARISIEN

Quatre cents ans après sa mort, le peintre italien Le Caravage (1571-1610) ressuscite dans ce spectacle « *Moi, Caravage* », adapté du roman de Dominique Fernandez, « *La Course à l'abîme* ». En séné avec une soprano, Cesare Capitani campe cet artiste, dont les tableaux sont célébrités et qui eut une vie agitée, puisqu'il fut accusé de meurtre et aima à la fois des femmes et des hommes. Presque en guenilles, Capitani interprète un Caravage fiévreux. La technique du clair-obscur, inventée par le peintre, est reprise par les deux comédiens qui miment les tableaux évoqués.

TELERAMA

L'acteur italien Cesare Capitani donne corps avec puissance et sensualité à la figure de Michelangelo Merisi, dit Le Caravage : un rebelle, un homme de passion, un « mauvais garçon », dit-on, mais surtout un artiste qui a su imposer sa vision et son art malgré la censure et les poursuites de l'Inquisition. Le monologue, adapté du roman de Dominique Fernandez « *la Course à l'abîme* », évoque le destin tumultueux et tragique de celui qui invente le clair-obscur, introduit le réalisme dans la peinture religieuse et prend ses modèles parmi les gens du peuple. Sur scène Cesare Capitani EST Le Caravage. Il est accompagné d'une soprano qui chante du Monteverdi. Les lumières, avec quelques bougies sur la scène, font vibrer de beaux blancs et certaines images paraissent tirées de l'œuvre du peintre. Un régal intelligent qui fait renaître le génie et sa vie sulfureuse. **Sylviane BERNARD-GRESH**

LE FIGARO MAGAZINE

L'enfer et la grâce. Du beau livre de Dominique Fernandez, *La Course à l'abîme* (Grasset), biographie romancée du peintre Caravaggio, l'artiste franco-italien Cesare Capitani, homme de théâtre complet, a tiré un spectacle d'une grande intensité qui, après son succès à Avignon, poursuit une heureuse carrière au Lucernaire : un de ces moments d'émotion qu'offre rarement le théâtre. Accompagné d'une soprano qui murmure, en écho au texte, des airs déchirants, notamment de Monteverdi, Capitani livre avec une vérité saisissante du corps et de l'âme la confession tragique du peintre de génie, mort il y a quatre cents ans après une vie rebelle et dissolue qui laisse de lui une image rimbaldienne, pasolinienne, profondément théâtrale. L'acteur met son talent, sa beauté, sa sensualité au service d'un récit sincère et douloureux, la scène baignant dans un clair-obscur (belles lumières de Bernard Martinelli) quasi religieux, parfaitement approprié à la peinture du Caravage, ce païen habité par la grâce.

Philippe TESSON

PARISCOPE

Cesare Capitani est tout simplement remarquable en Caravage. Allié un physique idéal pour le rôle, le charisme du comédien ne fait que rendre encore plus troublante son interprétation au cordeau du peintre iconoclaste. À la base du spectacle, il y a le roman de Dominique Fernandez, « *la Course à l'abîme* », dont Capitani a su tirer l'essentiel. La réussite tient tout particulièrement à la façon dont il est parvenu à imbriquer la vie et l'œuvre du peintre. Il y a bien sûr toute une réflexion sur son art et le processus créatif, mais aussi le récit de son existence tourmentée par la violence et les scandales. Efficacement mise en scène par Stanislas Grassian, Cesare Capitani est accompagné sur scène par une soprano qui prête son physique aux différents personnages qui mèneront la vie dure au Caravage. Dans un spectacle rendant hommage à l'inventeur du clair-obscur, il fallait soigner les lumières. Celles de Bernard Martinelli le sont. Elles se placent même comme le troisième acteur de cette partition. Le jeu de bougies, de boîtes noires et le projecteur finement placé donnent un relief particulièrement saisissant aux deux comédiens sur scène. De là naît une intimité souveraine. Le spectacle est de toute beauté, aussi sensuel que révolté. On jurerait que l'un des tableaux du maître vient de prendre vie sous nos yeux. A voir absolument.

Dimitri DENORME

LE FIGARO

Cheveux en bataille, barbu, chemise tachée ouverte sur la poitrine, pieds nus, Cesare Capitani endosse le rôle de Michelangelo Merisi da Caravaggio, dit Le Caravage (1571-1610). Le comédien italien s'est inspiré de *La Course à l'abîme*, le livre de Dominique Fernandez (Editions Grasset) pour proposer un « *autoportrait en clair-obscur* », accompagné d'une soprano. Le peintre mort il y a cette année 400 ans, surgit dans la lumière de bougies disposées dans des boîtes aux quatre coins du plateau nu.

Cesare Capitani a choisi la métaphore du vers dans la pomme, motif de *La Corbeille de fruits*, l'un de ses premiers tableaux, pour relater la passion pour la peinture de l'artiste, ses amours tumultueuses et sa vie dissolue. Rebelle à toute forme d'autorité, Le Caravage a souvent eu affaire à la justice et est allé plusieurs fois en prison, notamment à cause d'un meurtre qui l'a conduit à l'exil. La transposition sur scène met en valeur le réalisme qui émanait de ses œuvres – ses modèles étaient des prostituées et des malfrats – qui choquaient les esprits de l'époque.

Mystérieusement disparu à l'âge de 39 ans, le peintre a donné le meilleur de lui-même à son art. Cesare Capitani, qui a été dirigé par Giorgio Strehler, donne la mesure de la sauvagerie de l'homme mais parvient toutefois à le rendre attachant. Épuré, l'ensemble, mis en scène par Stanislas Grassian, est très réussi. À la fin du spectacle, on n'a qu'une envie : courir dans un musée pour voir ou revoir ses tableaux. **Nathalie SIMON**

TELE OBS

Le Caravage semeur de troubles. Avec *Le Caravage*, le roi du clair-obscur, on est toujours dans le flou. Même les circonstances de sa mort demeurent indécisées. Paludisme ? Coup de chaleur ? Dans son roman, « *La Course à l'abîme* », Dominique Fernandez l'imagine, fin éminemment pasolinienne, succombant sur une plage toscane sous le poignard de son amant. Car il avait le goût des garçons. Les mauvais de préférence. Pas de nus féminins dans son œuvre, mais que d'éphèbes crasseux à demi-dévetus ! On comprend que l'érotisme blasphématoire de ses tableaux religieux ait scandalisé certains ecclésiastiques : ils sentent le foutre, pour parler cru. Cesare Capitani, acteur franco-italien de première force, a tiré du roman un spectacle à sa hauteur. D'une beauté suffocante. Avec, en contrepoint du monologue, les airs chantés a cappella par une soprano. Devant nous se déroule la tragédie d'un génie qui fera toute sa vie l'aller et retour entre les sommets et les bas-fonds. **Jacques NERSON**

TATOUVUMAG

Depuis le 8 décembre 2010, Cesare Capitani raconte le peintre Caravage dans très beau spectacle au Lucernaire, « Moi, Caravage ». Passionné par le personnage autant que par sa peinture, le comédien donne à découvrir un homme sulfureux, qui dérangeait son siècle.

Pourquoi Caravage ? J'ai toujours aimé Le Caravage. Je suis milanais, donc lombard comme lui. Certains de ses tableaux, à la Pinacothèque de la Brera de Milan, font de lui un peintre très présent. Il m'a toujours fasciné ; j'avais sur lui un regard de passionné mais pas de connaisseur. Il y a une telle force dans ses tableaux que je voulais savoir qui était l'homme qui les avait peints. J'ai lu en 2007 le roman de Dominique Fernandez, *La Course à l'abîme*, et j'ai trouvé la matière que je cherchais. Fernandez part des tableaux pour combler ce que l'on ne connaît pas de Caravage. J'ai travaillé avec lui à une version scénique tirée de son roman. Je me retrouve comédien et aussi auteur...

Comment rendre compte de la vie et l'œuvre du peintre dans un spectacle ?

Ce roman a quelque chose de cinématographique. C'est une prise de parole à la première personne de Caravage qui raconte sa vie. Mais il commence par la fin ! Il est mort, et il parle. C'est un fantôme comme dans *Sunset Boulevard*, il vient pour revivre son enfance, ses débuts dans la peinture. Il est déjà habité par la mort, alors qu'il commence à raconter.

Je ne voulais pas être seul sur scène, ni que ce soit un monologue. Une comédienne chanteuse m'accompagne au long du spectacle, avec des chants, des voix de plusieurs personnages, et moi je suis Le Caravage qui – comme il revit sa vie – évoque des personnages qu'il a croisés : inquisiteur, cardinal protecteur...

La lumière du spectacle rappelle-t-elle celle des toiles de l'artiste ? Oui, l'éclairage dans les tableaux de Caravage était révolutionnaire pour l'époque. La lumière est un personnage dans cette peinture, elle n'est pas naturaliste. Un sujet peut être éclairé à la fois de côté et de face. Caravage éclaire comme on le ferait au théâtre ou au cinéma, il triche en concentrant des sources de lumière en plusieurs endroits. C'était exceptionnel pour l'Italie où la période maniériste faisait fureur. Leonard de Vinci avait apporté le « sfumato » où il y avait peu de contrastes. Tout à coup, un peintre lombard, Salvatores, peint un tableau noir avec quelques lumières sur les personnages et Caravage a certainement vu ses tableaux. Sa peinture sera très éloignée du goût de l'époque, considérée comme choquante. Il a dit lui-même que le vrai peintre est celui qui sait bien reproduire les choses de la nature. Pas inventer mais reproduire. C'est presque photographique. **François VARLIN**

VALEURS ACTUELLES

Il se prénomme Michelangelo. Pour le distinguer de l'auteur des fresques de la chapelle Sixtine, on l'a surnommé Caravaggio – du nom de la ville où il est né en 1571. C'était un débauché, un mauvais garçon qui jouait volontiers du couteau et qui a trouvé la mort en 1610 sur une plage déserte en des circonstances restées obscures. Ce fut surtout un peintre de génie, ce qui lui valut la protection des plus hauts prélats de l'Eglise. Il en avait besoin : même ses scènes bibliques, pour lesquelles il prenait comme modèles des petites frappes et des filles de joie, sentent le soufre. L'excellent acteur franco-italien Cesare Capitani a tiré du beau roman de Dominique Fernandez, *La Course à l'abîme* (Grasset 2003), un monologue... Le spectacle, admirable et palpitant, rappelle que « toute fleur est d'abord fumier. **Jacques NERSON**

EXTRAITS DE PRESSE – AVIGNON Juillet 2010

FIGAROSCOPE

Comédien, metteur en scène et auteur, Cesare Capitani a pris le risque de ressusciter le Caravage sur scène. Le résultat est impressionnant. Le jeune homme s'est inspiré de *La Course à l'abîme*, le livre de Dominique Fernandez (Éd. Grasset), pour incarner le peintre milanais à la réputation sulfureuse, doué, mais excessif dans ses sentiments. Se dessine ainsi un portrait sans compromis, en clair-obscur, illustré par la voix de la soprano. Un spectacle à découvrir dans le cadre de la Semaine italienne organisée par la Mairie du XII^e arrondissement, **Nathalie Simon**

FRANCE INTER :

Emission "Le masque et la plume"

J'ai vu en avant-première à Paris, un spectacle extraordinaire. C'est un spectacle éblouissant sur la vie du Caravage qui est tiré du roman de Dominique Fernandez "La course à l'abîme" et joué par Cesare Capitani. Un spectacle que je vous recommande vraiment. **Jacques NERSON**

POLITIS

Un acteur italien, Cesare Capitani, s'empare de l'image qu'un Français, Dominique Fernandez, s'était permis de donner de l'illustre Caravage. Cette image lui plaît mais il peut la façonner à sa guise, lui donner encore plus d'italianité avec son jeu et des chansons. Voilà donc Michelangelo Merisi – vrai nom du Caravage – se faisant embaucher dans un atelier, déployant un talent vite évident, se mettant au service d'un homme d'Eglise, passant des bras d'un homme à ceux d'une femme, commentant un meurtre et mourant mystérieusement sur une plage. Dépouillé, le spectacle a sa séduction et l'interprète beaucoup de chaleur. **Gilles COSTAZ**

A l'occasion du 400^{ème} anniversaire de sa mort, le metteur en scène Stanislas Grassian met en scène *Le Caravage*. Michelangelo Merisi, dit le Caravage, ou Caravaggio, c'est ce peintre italien mort assassiné il y a 400 ans cette année, et qui a révolutionné la peinture en son temps. Sa vie est un roman, c'est la vie d'un peintre génial et maudit, d'un homme révolté et fier, le Rimbaud de la peinture.

Cesare Capitani a voulu saluer ce damné radieux et s'est inspiré pour ce faire de la biographie romancée que Dominique Fernandez lui a consacrée, *La course à l'abîme*. Cesare Capitani incarne parfaitement le peintre, belle gueule d'Italien un peu sauvage, regard habité. Il est le Caravage sur le mode réaliste. Une soprano, l'accompagne, lui donne parfois la réplique, et chante du Monteverdi, du Caccini. Cette biographie sommaire a aussi une vertu pédagogique. Les tableaux sont évoqués, ce qui en faisait l'originalité souligné, certains sont figurés par les comédiens. C'est un beau travail sincère, captivant, qui séduira ceux qui ne connaissent pas vraiment cet immense peintre, et nombre de ceux qui l'aiment. **Alain PECOULT**

LE COLLECTIF HIC ET NUNC
PRÉSENTE

MILAREPA

ERIC-EMMANUEL SCHMITT

MISE EN SCÈNE
STANISLAS GRASSIAN

AVEC

EMMANUEL VACCA

SLIMANE-BAPTISTE BERHOUN

PAULA BRUNET SANCHO

Assistante à la mise en scène : Coralie Brillouin - Chorégraphie : Nilya Perren
Scénographie : Sandrine Lambin - Costumes : Alice Touvet - Création lumières : Nicolas Gros



NOUVEAUX



Milarepa

de Eric-Emmanuel SCHMITT

Mise en scène Stanislas GRASSIAN

Assisté de Coralie EMILION

Avec

Emmanuel VACCA : Simon

Slimane-Baptiste BERHOUN : Milarepa

Paula Brunet SANCHO : La femme évasive

Scénographie : Sandrine Lamblin

Création lumière : Nicolas Gros

Costumes : Alice Touvet

Conception vidéos : Alexandre Legallais

La pièce

Simon fait chaque nuit le même rêve dont une femme énigmatique lui livre la clef : il est la réincarnation de l'oncle de Milarepa, le célèbre ermite tibétain du XI^{ème} siècle.

Est-ce possible ?

Une suite d'événements irrationnels fait admettre à Simon la pensée qu'il fut l'oncle, ce Svastika qui vouait à son neveu, Milarepa, une haine inexpiable.

Pour sortir du cycle des renaissances, Simon doit raconter l'histoire des deux hommes, s'identifiant à eux au point de confondre leur identité à la sienne.

Mais où commence le rêve et où finit le réel ?

Eric-Emmanuel Schmitt, dans ce monologue qui est aussi un conte dans l'esprit du bouddhisme tibétain, poursuit son questionnement : la réalité existe-t-elle en dehors de la perception qu'on en a ?

Avec le soutien de : Les Théâtres Charenton - Saint Maurice, l'Institut Supérieur des Arts de la

Scène (ISAS), le Théâtre de Fontainebleau et la Ville de Neuilly Sur Marne.



PARIS SUR SCENE

La Lettre d'Information du Spectacle Vivant

Mois de Juin 2015 N° 266

3, Rue FOURNIER

92110 – CLICHY

Tél. : 01 47 39 71 17

Portable : 06 32 53 61 72

Courriel : PARISSURSCENE@ORANGE.FR



*** MILAREPA ***

D'Eric Emmanuel SCHMITT

Mise en Scène de Stanislas GRASSIAN

Lumières de Nicolas GROS

Costumes d'Alice TOUVET

Scénographie de Sandrine LAMBLIN

Chorégraphie de Nitya FIERENS

Avec

Emmanuel VACA, Slimane Baptiste BERHOUN et Séverine POUPIN VEQUE

MILAREPA, dont le nom signifie approximativement « Mila, celui qui porte la robe de coton des ascètes », vécut de 1052 à 1135. C'est le plus célèbre des saints tibétains. Après avoir subi les épreuves les plus dures, il reçut de son maître **MARPA** les doctrines complètes du **MAHAMUDRA** et du **NARO CHODRUG**. La manière parfaite et exemplaire dont il mit en application le contenu de ces doctrines aboutit à la fondation de l'école **KAGYUPA**, « transmission orale ». La biographie de **MILAREPA** rédigée au quinzième siècle ainsi que les chants religieux qui l'accompagnent, constituent aujourd'hui encore l'une des grandes sources d'inspiration du Bouddhisme tibétain.

MILAREPA naquit à l'ouest du Tibet, près de la frontière népalaise. Son père mourut alors qu'il avait sept ans et la propriété familiale tomba aux mains de cousins cupides qui maltraitèrent la mère et le fils. Pour se venger des outrages subis, **MILAREPA** apprit à commander aux forces destructrices de la nature et fit périr de nombreuses personnes dans un orage. Désireux par la suite d'expié son action, il se tourna vers **RONGTON**, maître de l'école **NYINGMAPA** lequel le renvoya à **MARPA** dont **MILAREPA** devint l'élève à l'âge de 38 ans. Pendant six ans, **MILAREPA** dut se contenter de la position de serviteur et durant toute cette période, **MARPA** le soumit à des épreuves si dures, parfois même si cruelles, qu'elles vinrent à bout des forces de **MILAREPA** et l'amenèrent au bord du suicide par désespoir.

Vêtu d'une simple robe de coton, **MILAREPA** vécut pendant des années comme un reclus dans le froid glacial de l'Himalaya, à l'abri de grottes de montagnes où il s'adonnait à la méditation. Après une période de neuf années de solitude ininterrompue, il finit par prendre avec lui quelques disciples dont le médecin **GAMPOPOPA** qui devint très connu. Il instruisit le peuple au moyen de ses chants.

Dans ce spectacle, **SIMON – Emmanuel VACCA** - fait chaque nuit le même rêve dont une femme – **Séverine POUPIN VEQUE** - énigmatique lui livre la clef : il est la réincarnation de l'oncle de **MILAREPA** qui vouait à son neveu – **Slimane Baptiste BERHOUN** - une haine inexpiable. Pour sortir du cycle des renaissances, **SIMON** doit raconter l'histoire des deux hommes, s'identifiant à eux au point de mêler leur identité à la sienne.

Mais où commence le rêve, où finit le réel ? **Eric-Emmanuel SCHMITT** dans cette pièce monologue qui est aussi un conte dans l'esprit du bouddhisme tibétain, poursuit son questionnement philosophique : la réalité existe-t-elle en dehors de la perception qu'on en a ?

.François BERRY

Le Songe de l'oncle

d'après le roman
de Fédor Dostoïevski

Adaptation et mise en scène Stanislas Grassian
Traduction André Markowicz édition Actes sud
Scénographie François de Lamothe
Musique Luc Altadill

Contact diffusion COMME IL VOUS PLAIRA, Sophie Lagrange

Tel : 01 43 43 55 58 / 06 60 06 55 58

Courriel : infos@civp.net - Site : www.civp.net

Le Songe de l'oncle

d'après le Roman de Fédor Dostoïevski

Adaptation et mise en scène Stanislas Grassian

Avec

Luc Altadill

Paula Brunet-Sancho

Marco Candore

Jacques Courtes

Stanislas Grassian

Claudia Morin

Axelle Simon

Julie Timmerman

Traduction André Markowicz

Assistant à la mise en scène Marco Candore

Scénographie François de Lamothe

Réalisation décor et costumes Damien Beal

Création lumière Frédéric Coustillas

Création musicale Luc Altadill



La pièce

Mozgliakov nous raconte comment l'arrivée imprévue du Prince K entraîne un vent de folie dans la haute société de la ville rurale de Mordassof.

Dans ce microcosme régenté par la première dame de la ville, Maria Alexandrovna, le prince K, vieillard sénile, épouvantail ridicule, fait tout pour garder son apparence de jeune homme. Il devient la marionnette inconsciente des complots qui font rage autour de sa fortune. Le mariage devient un outil de captation de sa richesse. Les rivales vont s'affronter au détriment de la fraîcheur de la jeunesse et du romantisme. Dostoïevski se rit de la mesquinerie des humains dans leur lutte pour le pouvoir. Visuelle et musicale, cette fiction visionnaire annonce le culte de l'éternelle jeunesse. Au travers de la violence du ridicule, par un éclat de rire poétique, ce texte stigmatise nos ambitions malsaines et notre angoisse de la mort. Il n'en reste pas moins une comédie humaine pour un public familial.

Création Collectif Hic et Nunc

Avec le soutien du Théâtre de l'Épée de bois – Cartoucherie--Théâtre municipal de

Fontainebleau – Festival Côté jardin – La Fabrique Saint Astier

La Bellevilloise / Théâtre du Sorbier / FNAC / HELIA PARTNERS

> Théâtre > Danse > Musiques > Clubbing > Enfants > Expos > Cinéma

Télérama

Sortir

LE SONGE DE L'ONCLE

D'après Fédor Dostoïevski, mise en scène de Stanislas Grassian. Durée : 1h30. Jusqu'au 18 oct., 16h (dim.), 19h (mer., sam., mar.), 21h (jeu., ven.), Cartoucherie-Épée de Bois, route du Champ-de-Manœuvre, 12^e, 01-48-08-39-74. (13-18 €).

TT Adaptation d'un essai dramatique de Dostoïevski, la pièce met en scène l'arrivée d'un prince sénile et riche dans la petite ville de Mordassov. Il devient l'objet de toutes sortes de tentatives de séduction de la part des femmes. Le prince a-t-il rêvé qu'il demandait en mariage la fille de Maria Alexandrovna ou est-ce la réalité ? Les maquillages donnent aux personnages l'apparence d'automates d'une boîte à musique. Tous virevoltent autour d'un prince chauve, glabre, infirme et délabré, véritable épouvantail, dans une chorégraphie parfaitement orchestrée par Stanislas Grassian sur une musique grinçante de Luc Altadill. La scénographie (François de Lamothe), simple, habile et efficace, permet de jouer des ombres et des reflets comme si toute cette histoire n'était qu'un mauvais rêve. Tous les comédiens sont bien dans cette danse macabre, joyeuse et cruelle. On retiendra particulièrement Marco Candore, qui fait le prince, et Jacques Courtès, son neveu.

SPÉCIAL
Nuit blanche
Invitation à la rêverie

L'HUMANITE

Stanislas Grassian a adapté et mis en scène *le Songe de l'oncle*, seul essai dramatique de l'auteur de *Crime et châtiment* (2). Encore un prince, mais vieux, gâteux, édenté, chauve avec perruque, sans plus rien de son corps initial, tel ce héros d'Edgar Poe qui le soir au coucher démonte ses membres l'un après l'autre. Marco Candore l'interprète de fort réjouissante manière, tel un épouvantail déjeté autour duquel s'agitent de sinistres fantoches de la province russe en course pour le titre et la fortune de l'infirme, ainsi qu'un duo de fiancés clandestins romantiques. Cette farce noire, dans laquelle Dostoïevski jette tout à trac son mépris pour la chiennerie sociale sans miséricorde où l'argent tient le haut du pavé, Stanislas Grassian l'orchestre hardiment dans un appareil visuel simple mais efficace, vraie boîte à jouer (scénographie de François de Lamothe), avec le concours de comédiens (outre Marco Candore et Grassian y compris, on trouve Jacques Courtès, Lise Hervio, Claudia Morin, Isis Philippe, Axelle Simon et Luc Altadill, par ailleurs auteur et interprète de la musique, grinçante, heurtée) qui prennent un plaisir visible à narrer cette fable pittoresque.



Vendredi 25 Septembre 2009



Le Songe de l'oncle

Songe et mensonges

Au Théâtre de l'Épée de Bois, les personnages de Dostoïevski investissent la scène. Avec leurs excès, leurs misères, leurs ambitions et leurs blessures. Stanislas Grassian, en montant cette comédie, nous rend témoin de leur grandeur ou de leur décadence...

Les princes russes ont toujours fait fantasmer. Quelque part dans une ville de province improbable et reculée, la bonne société fait grand cas d'un pauvre aristocrate sénile pommadé et fortuné. Le bougre ne semble plus très vif, et pourtant on ne rêve que de le marier. Titre et fortune sont le gros lot de ce parti. Dans ce théâtre de l'Est, où les femmes sont si fortes pour manipuler, cette pièce ne fait pas exception. Elles agissent tirent chaque ficelle, encaissent les coups et les revers, et repartent à l'assaut du pauvre petit vieux.

Stanislas Grassian a souhaité un espace de jeu borné d'ombres et de lumières. Deux sièges sur le plateau, de cour à jardin un dépouillement qui n'a rien d'un salon bourgeois. De vastes panneaux dans les tons ocre-bruns constituent la scénographie, une transparence de tulle pour les lointains. C'est tout. Les mots feront le reste. Verbe lourd du dramaturge qui, d'un « *prince est un prince même en guenilles* », dit tout d'un système, où le snobisme brave la tradition à coup de cupidité.

Marco Candore compose un étonnant prince au corps désarticulé, pauvre poupée de chiffon que l'on s'arrache. Masqué d'une cagoule, il donne une puissance dramatique peu commune à son personnage. Autour de lui, les héros dérisoires de ce drame de salon flottent dans leurs costumes trop grands à la manière de spectres de théâtre sur une musique obsédante. Ils jouent un drame, celui de vouloir ce qu'ils n'ont pas.

François Varlin

D'après le roman de Fédor Dostoïevski. Adaptation et mise en scène : Stanislas Grassian.
Avec : Luc Altadill, Claudia Morin, Marco Candore, Axelle Simon...

Carnet d'enfance

de

Jacques Courtès

Création musicale Christine Kotschi
Scénographie Erik Nussbicker
lumières Stanislas Grassian et Jacques Courtès
Construction, costume et accessoires,
Jacques Courtès, Erik Nussbicker et Christine Kotschi



Carnet d'enfance

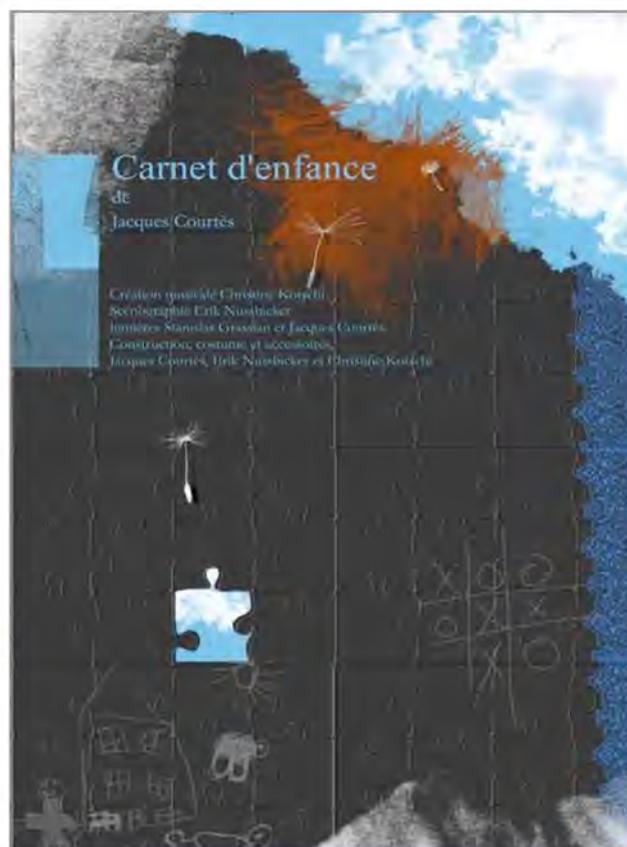
de Jacques Courtès

Mise en scène Stanislas Grassian

avec

Jacques Courtès
Christine Kotschi

Création musicale Christine Kotschi
Scénographie Erik Nussbicker
Lumières Stanislas Grassian et Jacques Courtès
Construction, costume et accessoires
Jacques Courtès, Erik Nussbicker
et Christine Kotschi



La pièce

Carnet d'enfance est un voyage poétique au travers des sens et des émotions, une invitation pour chacun de nous à chercher des résonances entre l'histoire singulière et intime évoquée par Jacques Courtès et sa propre enfance. Sans nostalgie aucune, Carnet d'enfance nous invite à renouer avec les joies et les maux du passé, au temps où nous ne savions rien, au temps où nous savions nous émerveiller de tout, de la nature et du monde...

Par taches successives, un tableau impressionniste prend forme, nous livrant les secrets d'une enfance à cœur et à corps ouvert. Avec douceur et enthousiasme, un homme entre en scène, face au public.

Il commence à raconter son enfance méditerranéenne, dans sa langue poétique et joyeuse, ponctuée des interventions musicales d'un personnage lointain, fantomatique qui semble somnoler en fond de scène.

Mais est-ce bien son histoire qu'il raconte?

Production Collectif Hic et Nunc 2009

Création avril 2009 au Pipo Théâtre de Boulogne-sur-mer.

Co-réalisation Théâtre de l'Épée de Bois-Cartoucherie de Vincennes

Ce texte édité chez "les mandarines" éditions Joëlle Mandart, a été sélectionné par le comité de lecture du Théâtre de la Tête Noire à Saran, scène conventionnée pour les écritures contemporaines, et a fait l'objet de lectures accompagnées par la musicienne Christine Kostchi, dans le cadre de l'opération Text'Avril 2007, semaine pour les écritures contemporaines.

Presse

Jusqu'à la lune et retour (France culture)

« Ce spectacle poétique est un jeu de sonorités, musicales et vocales, qui interroge sur les projections que nous avons sur notre enfance. C'est un régal à écouter, il faut aller voir "Carnet d'enfance". »

Aline Paillet

« Cher ami, oui ce Carnet d'enfance sonne juste, la sobriété, l'économie de la langue donnent à sentir et à voir mieux et plus sans doute que ces épaisses "auto-fictions" qui encombrant les librairies. Nul doute que cela prend toute sa force dans l'énergie du plateau. Croyez que je considère avec une vraie sympathie (on oublie trop l'étymologie de ce mot...) votre chemin entre poésie et théâtre.

Très cordialement. »

Jean-Pierre Siméon Directeur Artistique du printemps des poètes

L'Humanité 14 05 2012

Jacques Courtès a écrit et joue carnet d'enfance à côté de Christine Kotschi polyinstrumentiste émérite. La mise en scène est assurée par Stanislas Grassian. C'est l'évocation par éclairs, d'un « vert paradis » bien avant « les amours enfantines » puisque le garçonnet présent devant nous sous la forme adulte égrène des sensations fulgurantes que seule autorise, la solitude émerveillée de la première enfance. Son beau texte, de rongeur d'ongles Courtès le distille sans nostalgie visible, avec un soupçon d'ironie à peine attendrie, tandis que Christine Kotschi, vraie magicienne des sons insolites, invente à vue des souffles des frémissements, des clapotis... Secrettement, cette scène couleur safran est à Marseille

Jean-Pierre Léonardini

Le Figaro 14 05 2012

Au théâtre Darius Milhaud, Jacques Courtès joue son texte accompagné d'une musicienne originale Christine Kotschi. C'est Marseille que l'on célèbre finement.

Armelle Héliot

Le Carnet d'enfance de Jacques Courtès

Par Armelle Héliot, le 9 mai 2012

Loin des circuits très médiatisés, non loin de la Cité de la Musique, dans ce coin du XIXème qui est vivant et mêle des populations très différentes, un petit théâtre propose, chaque lundi, jusqu'au 25 juin, les confidences de Jacques Courtès sur son enfance marseillaise. Ces souvenirs, nous sont livrés par lui-même dans une mise en scène de Stanislas Grassian. Ecoute, réplique, musique, la merveilleuse Christine Kotschi apporte sa grâce et son mystère au spectacle.

Une petite heure fraîche et touchante, une petite heure en laquelle chacun reconnaîtra quelque chose de soi...Ainsi sont les souvenirs d'enfance : ils sont comme les vieilles photos de classe, on croit toujours que c'est "sa" classe et que l'on est dessus !

Dans Carnet d'enfance, Jacques Courtès suit le fil de son passé et nous conduit dans cette enfance ensoleillée etmarseillaise.

Il y a un génie de Marseille, un génie de la culture marseillaise. Des écrivains contemporains nous l'ont bien fait sentir...Citons au théâtre après Pagnol dans ses romans et ses films, ses adaptations théâtrales, Serge Valletti si original et fantaisiste (Comment j'ai jeté ma grand-mère dans le Vieux Port -ou était-ce " pourquoi j'ai jeté... "!!!!-, dans la démesure citons Philippe Caubère, et n'oublions pas ce conteur du 7ème art qui sait mieux que personne parler de la ville et des êtres qui y vivent, s'y battent, espèrent, Robert Guédiguian

Bref, Marseille ne crie jamais trop fort à notre cœur attentif...et l'on suit le récit de ce grand gaillard en pantalon et chemise blanche qui semble très grand sur la petite scène éclairée avec finesse. Jacques Courtès, regard d'étonnement, gourmandise de tout l'être, bonne diction, savoure son texte sous nos yeux, guidé avec tact par Stanislas Grassian.

Son travail est arachnéen et il s'appuie sur une scénographie minimale, intelligente, d'Erik Nussbicker.

Il faut saluer ici la présence singulière, le talent musicale large et délicat de Christine Kotschi, qui à la demande de Jacques Courtès, accompagne la représentation.

Cette artiste dont nous avons eu plusieurs fois le privilège de découvrir la manière, joue des instruments venus du monde entier et sait en organiser les dialogues les plus harmonieux et beaux.

Sa présence est aussi originale et discrète, apparemment, sur le plateau, dans un recoin du plateau, qu'un chat familier, une libellule posée dans un coin. Mais son ascendant s'exerce et sur le "diseur" et sur nous, public interloqué devant sa concentration belle comme un sérieux enfantin...Christine Kotschi apparaît oublieuse du monde pour se consacrer aux sons qu'elle tire des instruments traditionnels ou des objets bricolés, détournés.

C'est un poète que cette jeune femme musicienne. Mais, ne vous laissez pas prendre : elle n'est qu'écoute du texte, répond, réplique comme un froissement d'aile. **Regards, postures, sons, harmonies, ruptures tout est là pour dilater le propos de l'auteur. C'est superbe !**

Froggy's Delight

« Marseille, le père absent, le voyage en chemin de fer, la partie de pêche, l'école avec ses cartes géographiques accrochées au tableau noir de l'école primaire des années 60 et le bruit de la machine à coudre de la mère, autant de flashes mnésiques qui affluent sur les lèvres de l'homme mûr, inondent son cœur d'une douce émotion et jaillissent en bribes poétiques.

En compagnie et en complicité avec la musicienne Christine Kotschi, qui assure, avec de singuliers instruments, une étonnante partition musicale en résonance, Jacques Courtès invite le public à feuilleter un « Carnet d'enfance » qui puise dans ses propres souvenirs mais qui constituent également un commun dénominateur pour les enfants de sa génération.

Dans la toute intime salle du studio du Théâtre de L'Épée de Bois, les lumières et la mise en scène de Stanislas Grassian, ont consisté, comme il l'indique lui-même, davantage en un accompagnement de cette évocation de l'enfance à deux voix, celle de la poésie libre et de la musique.

De ce travail diaphane et du dialogue feutré entre les deux officiants inspirés naît un très joli moment de grâce hors du temps. »

M.M

La République du centre

Jacques Courtès, la sincérité des mots, la pureté des émotions.

La public de la bibliothèque a accueilli vendredi chaleureusement Carnet d'enfance, un spectacle intime sur des textes écrits et interprétés par Jacques Courtès accompagné aux cordes par Christine Kotschi dans une mise en scène de Stanislas Grassian. Sur un décor sobre Jacques Courtès est parvenu à séduire ses spectateurs, petits et grands, en relatant avec force et émotions ses souvenirs d'enfance. C'est somme toute un voyage poétique au travers de sens et des émotions, qui transcendent la vie de l'auteur pour effectuer des souvenirs communs à toute une génération, atteignant par moments même un trait universel. Derrière la voix de l'homme mûr, demeure la pureté de l'émotion, la sincérité des mots. Mais c'est bien l'enfant qui est là, jouit de sa liberté, partage sa peine, révèle son secret.

Le Collectif hic et nunc,
dans le cadre du Festival Un automne à tisser, en coréalisation avec
le Théâtre de l'Épée de Bois, présente

L'âge des comptoirs

De Jacques Courtès

mise en scène Stanislas Grassian
avec Jacques Courtès, Nitya Fierens,
Germain Fontenaille

Scénographie et costumes : Collectif Hic et Nunc
Lumière Nicolas Gros
Musiques : Germain Fontenaille
Chorégraphie : Nitya Fierens

du 10 septembre au 12 septembre 2010

vendredi 21h / samedi 19h / dimanche 18h du 30 septembre au 15 octobre 2010
jeudi, vendredi 21h

RESERVATIONS - RENSEIGNEMENTS : 01 48 08 39 74

www.epedebois.com / <http://unautomneatisser.com>

FNAC – magasins FNAC – Carrefour – 0892 68 36 22 (0,34 Cmn)
www.fnac.com



www.epedebois.com - <http://unautomneatisser.com> - www.stanislasgrassian.com

L'âge des comptoirs

de Jacques Courtès

Mise en scène Stanislas Grassian

avec

Jacques Courtès

Nitya Fierens ou Claire Couture

Germain Fontenaille

Musique Germain Fontenaille

Scénographie et Lumières Nicolas Gros



La pièce

Après avoir cherché à retrouver les sensations, les sentiments de l'enfance dans Carnet d'enfance, il me fallut partir à la recherche des violences, des émotions de l'adolescence, tendues vers une seule sensation, l'amour. L'amour physique en but ultime et la découverte de la perte dans les corps, de la noyade dans les sentiments de cette période tendue vers un seul but, l'avenir comme un Graal, rêve inaccessible et forcément meilleur.

Que peut être une adolescence qui ne rêve pas son avenir ?

L'âge des comptoirs ?

Je me méfie de la prétention. La prétention dans l'écriture. Alors je recommence et cherche la simplicité. Non pas la simplicité comme un manque mais comme une abstraction, une quintessence.

Jacques Courtès

Création 2010 Collectif Hic et Nunc

Coréalisation Théâtre de l'Épée de bois – La Cartoucherie-

Avec le soutien des Résidences de La Jembertie et L'école de Formation professionnelle de danse Jazz Rick Odums.



Concert poétique et théâtral écrit Jacques Courtès, mise en scène de Stanislas Grassian, avec Nitya Fierens, Germain Fontenaille et Jacques Courtès.

Avec "L'âge des comptoirs", Jacques Courtès présente le deuxième opus d'une saga autofictionnelle qui explore les différents âges de l'homme à travers une écriture d'essence poétique.

Le premier volet au titre explicite, "Carnet d'enfance", délicatement tricoté avec les bribes mnésiques invoquées et revisitées par l'homme mûr et la complicité de la musicienne Christine Kotschi, fleurait bon les bancs de l'école, les grandes vacances et les plaisirs simples d'une vie de découvertes et d'émotions sensibles qui s'imprimaient à jamais dans les champs nostalgiques de la mémoire et que la mise en scène de Stanislas Grassian révélait comme une dentelle arachnéenne.

Poésie libre et musique sont de nouveau au rendez-vous pour cette deuxième époque mais dans une déclinaison rythmique bien différente. Un road-movie en forme de spectacle pluridisciplinaire symbiotique très réussi avec **Stanislas Grassian** à la mise en scène et aux lumières - qui à chaque nouvelle création atteste d'un large palette chromatique et d'un vrai attachement à l'écriture de l'auteur - qui colle à cette tempête juvénile. Capette vissée sur l'oreille, jeans, baskets et T-shirt XXXL, rock garage à faire péter les amplis, l'adolescence déboile sans crier gare avec un corps qui change, dictant sa loi, et qui doit s'apprivoiser, avec son univers sous haute tension placé sous le signe de l'ennui et de la désespérance.

Du premier bouton d'acné à la première fois, scandé par un texte, au verbe aussi tumultueux que tendre, slamé, proféré et chanté, ce road movie dans les contrées désertiques et dangereux de l'adolescence, parfois tentée par le refuge dans des paradis artificiels, trace le chemin violent des incertitudes et des rêves.

Jacques Courtès, en dadais embarrassé par un corps trop grand et des pulsions trop neuves encore pour lui, le musicien auteur-compositeur **Germain Fontenaille** et la comédienne, chanteuse et danseuse **Nitya Ferens** sont les excellents médiateurs de ce passage tourmenté qui augure de la vie, cette "traversée peuplée de jalons humains".

MM

www.froggydelight.com

Les Trois Coups.com
le journal quotidien du spectacle vivant

Au bout du comptoir : l'enfer

Pour la quatrième année, le festival Un automne à tisser vient réjouir la scène du Théâtre de l'Épée-de-Bois. Quatorze spectacles sont proposés par des compagnies qui, pour l'occasion, mettent en commun leurs moyens respectifs. Avec « L'Âge des comptoirs » de Jacques Courtès, créé par le collectif Hic et Nunc, la trame est posée, sombre et superbe...

Au comptoir du Longchamp comme dans n'importe quel rade obscur, « au zinc le Formica voisine le chrome, auprès des rances désespoirs naissent les plus belles amours ». La beauté côtoie le sordide, et la poésie la vulgarité, brutalité. Alcool, flippers, motos, filles : tout un monde, avec ses créatures hésitantes au regard vide.

Ce sont des jeunes dans la peau d'adultes, au langage d'adultes. Les personnages frappent par leur ambiguïté. Leur langage, d'une poésie déchirante, tranche avec leur énergie primaire évacuée en tourbillons. Ils sont deux hommes et une femme qui semblent se battre contre leurs démons intérieurs, contre ceux qui ont déjà absorbé leurs visages et figé leurs traits en une expression abstraite, vaguement mélancolique. Tout est bon pour exprimer ce manque qui ronge le sourire des grands enfants.

Nitya Fierens danse la déroute de la fille un peu débauchée qu'elle interprète. Elle chaloupe la peine de celle qui va d'homme en homme, en quête d'une caresse salutaire. Sensuelle, violente aussi, elle est la grâce des ténèbres, qui contraste avec le jeu des deux autres comédiens. Comme des bêtes en cage, **Germain Fontenaille** et **Jacques Courtès** tournent sur scène et hurlent en musique, rudoyant la batterie et s'excitant à la guitare. Rock,

hard rock, slam, mais aussi chanson française, tiennent lieu de cri, de parole et de poème pour les deux acteurs et pour **Nitya Fierens**, qui, à travers son chant, nous montre qu'elle a décidément tous les talents. Porteuse du même message que le charme des mots, la musique ne participe pas d'un concert, mais d'une mise en scène habile qui tient de la symphonie, composée à partir de la sensibilité de chaque acteur, et de l'alliance des arts en présence.

La mise en scène polyphonique de **Stanislas Grassian** excelle à faire affleurer la complexité des êtres. L'espace, laissé nu à l'exception d'une batterie, tapie au fond de la salle comme une menace, est une arène où s'affrontent les passions. Et où les corps se font décors en même temps que sujets. La première partie du spectacle a des allures de tableau de genre, mais on quitte tout d'un coup le tableau. Les trois personnages entrent en contact, se frôlent, s'étreignent. C'est l'heure de la rencontre, des premiers émois amoureux et des échecs. La pesanteur s'apaise, laisse place au sourire et, peut-être, à l'espoir. Cet âge des comptoirs si parfaitement dépeint, on ne peut croire qu'il concerne seulement l'âge ingrat, tant il fait écho à un mal-être général. En un mot : nous voilà conviés à un somptueux séjour en enfer.

Anaïs Heluin



Dans le cadre du festival « Un automne à tisser », le Collectif Hic et Nunc, en co-réalisation avec le Théâtre de l'Épée de Bois présentent « L'âge des comptoirs ». Le temps du collège, celui du lycée, l'âge des comptoirs évoque les aléas, les espoirs et les doutes de l'adolescence. Il vous y plonge oscillant entre douceur, violence, et déclinant tous les désirs. Un regard tendre et sincère sur ces expériences adolescentes universelles que sont la séduction, les soirées, les amis, les interrogations et, bien sur, les heures passées au café.

Stanislas Grassian, metteur en scène, fait le pari ambitieux et risqué de distribuer les rôles à des acteurs adultes (dont l'auteur). Le fossé des années qui les séparent de leur personnage et les uns des autres crée un décalage troublant. Le texte toujours saisissant de vérité nous rattrape et nous entraîne dans des moments sans âge, seule la criante vérité de l'expérience commune reste.

Profondeur et ironie sur soi-même, **Jacques Courtès** joue avec les mots, accélère le temps, puis le ralentit à l'extrême. Le bouton d'acné, détail traité avec humour emplir l'espace et prend sur scène, une importance qui fait écho à celle qu'il occupe dans l'esprit d'un collégien.

L'image des adolescents s'approche d'une réalité, ils sont multiples, oscillant entre énergie et léthargie, plongés dans une urgence face au présent et surtout face à l'avenir. De ce spectacle on retiendra surtout le texte et la voix de Jacques Courtès qui développe une avidité à écrire, à aimer, à désirer, à exulter, à hésiter, à se lancer, à regretter avant de se poser pour repartir plus tard indéniablement identique et différent.

Elise Arnould Toute la culture.com